4e Année Nº 162 Le Nº 0$50 Jeudi 7 Oct. 1943

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

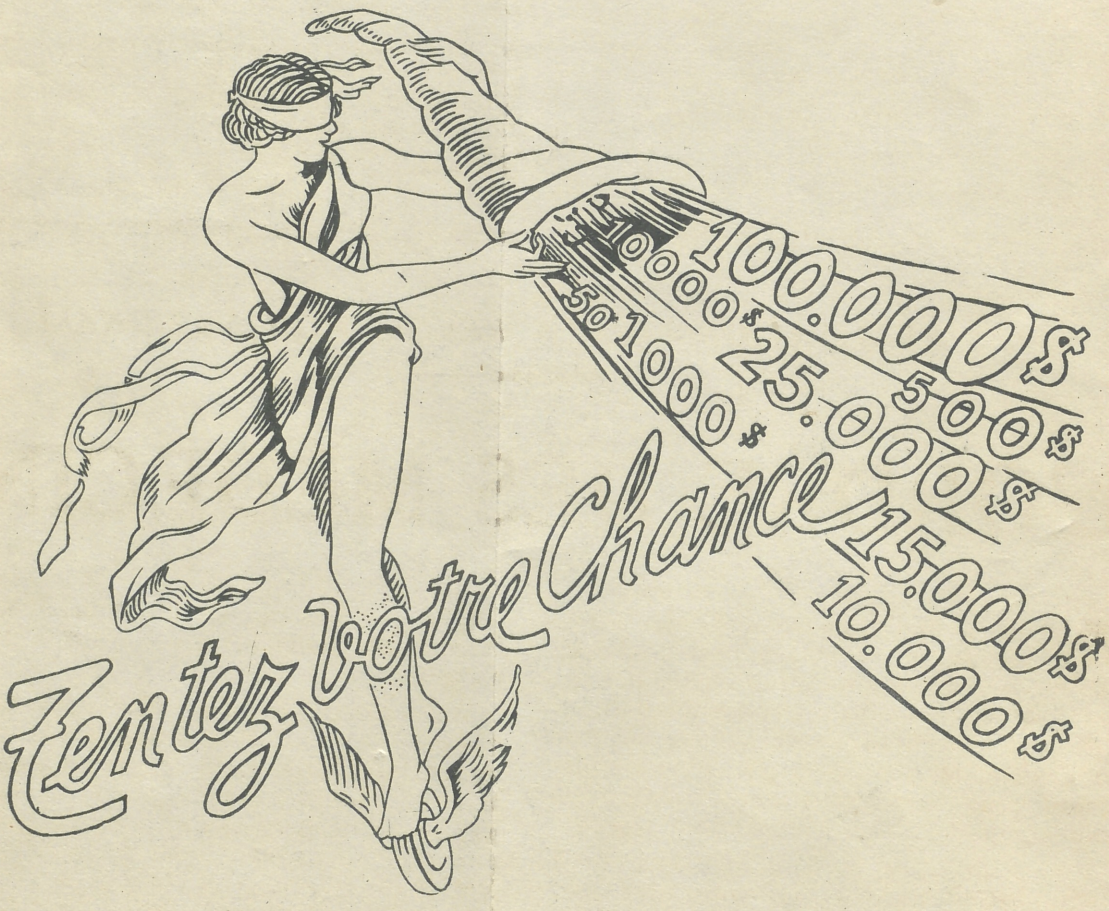


Photo SCHMIDT

Vieux paysan du Delta tonkinois

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LOTERIE INDOCHINOISE



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Indochine

4e Année - N° 162 — HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ — 7 octobre 1943

Direction : ASSOCIATION ALEXANDRE DE RHODES
DIRECTION-ADMINISTRATION : 6, boulevard Pierre-Pasquier — Hanoi — Téléphone 628
Toute la correspondance, les mandats doivent être adressés à la Revue *Indochine*, 6, avenue P.-Pasquier, Hanoi

ABONNEMENTS { INDOCHINE et FRANCE. Un an 25 $ 00 — Six mois 15 $ 00 — Le numéro 0 $ 50
ETRANGER ..... Un an 30 $ 00 — Six mois 20 $ 00 — Le numéro 0 $ 70

SOMMAIRE

	Pages
Les réalisations de la Révolution Nationale. — L'ordre des médecins	1
Japon 1943 (suite et fin), par le Docteur RIVOALEN (Fragments d'un Journal de voyage)	3
Chants et cris de la rue à Saigon, par E. BERGÈS	5
Investiture de S. E. Denis Lê-phat-An, Baron de Lac-Son	10
Lettre du Bout du Monde, par Y.	13
Le problème de l'alimentation en riz de la population tonkinoise, par Y. C.	15
Les Franciscains en Indochine, par un Franciscain d'Indochine	23
Au Cambodge. — Avalanche, 280 tours..., par NGOH	27
La Semaine dans le Monde	30
Revue de la Presse Indochinoise	31
La Vie Indochinoise	32
Courrier de nos lecteurs	33
Mots croisés n° 131	34
Solution des mots croisés n° 130	34

LES RÉALISATIONS DE LA RÉVOLUTION NATIONALE

L'ORDRE DES MÉDECINS

Nous avons rappelé dans notre article consacré à l'état actuel de l'organisation corporative en France que des ordres de médecins, pharmaciens, architectes, vétérinaires avaient été institués en France, et que ces groupements s'insèreront plus tard dans leurs corporations respectives.

Un récent décret du 21 août 1943 a étendu à l'Indochine, avec les variantes qu'exigent les conditions particulières de la colonie, la réglementation métropolitaine concernant l'Ordre des médecins. Nous croyons intéresser nos lecteurs en rappelant à ce propos, succinctement, le caractère, la portée et les grands traits de la nouvelle réglementation de la profession médicale en France.

C'est par une loi du 7 octobre 1940 que l'Ordre des médecins a été institué dans la métropole.

Mais, dès le 16 août 1940, une mesure d'assainissement, réclamée depuis longtemps, était intervenue. On sait à quel point la profession médicale avait été envahie par les étrangers. Aussi, dès sa prise de pouvoir, le Gouvernement de la Révolution Nationale réforma les conditions d'accès à la carrière médicale. Celle-ci n'est, dorénavant, ouverte qu'aux médecins possédant la nationalité française au titre originaire comme étant nés de pères français. Toutefois, la loi corrigeait ce qu'elle pouvait avoir d'excessif à l'égard de ceux qui servirent le pays. C'est pourquoi une clause ajoutait :

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« Peuvent être autorisés à exercer la médecine ceux qui, ne remplissant pas cette condition de naissance, honorèrent scientifiquement leur patrie d'adoption ou servirent dans une unité combattante de l'Armée française, au cours des guerres 1914-1918 et 1939-1940 ».

Cette première réforme apporta un grand soulagement. Elle était nécessaire, mais elle n'était pas suffisante. L'élite médicale française s'accordait également sur la nécessité d'une organisation corporative de la profession. Il fallait au corps médical un ciment qui rendit solidaires tous les médecins, moralement et matériellement. Moralement en instituant un code d'honneur rappelant et précisant les devoirs de tout praticien, code pouvant servir de base juridique à l'action disciplinaire ; matériellement en instituant un ensemble de dispositions assurant la défense et la gestion des intérêts corporatifs de la profession.

C'est à ce double but que répond la loi du 7 octobre 1940 instituant l'Ordre des médecins.

Les principes en sont clairs et le maniement en est simple :

Un conseil dit Conseil supérieur de l'Ordre des médecins chargé d'habiliter les docteurs, gouverne la profession : « Nul ne peut exercer la médecine s'il n'est habilité à cet effet par un conseil professionnel dit Conseil de l'Ordre ». Ce conseil est composé de douze membres nommés par décret. Un membre du Conseil d'Etat exerce auprès d'eux les fonctions de conseiller juridique.

Son rôle est précisé ainsi par le texte :

Il maintient la discipline intérieure et générale de l'ordre ;

Il assure le respect des lois et règlements qui le régissent ;

Il a la garde de son honneur, de sa morale et de ses intérêts ;

Il fait tous règlements d'ordre intérieur pour atteindre ces buts ;

Il délibère sur les affaires soumises à son examen ;

Il est l'interprète des médecins auprès des pouvoirs publics.

D'autre part, un Conseil départemental de l'Ordre est établi au chef-lieu de chaque département. Il comprend de cinq à quinze membres choisis par le ministre de l'Intérieur sur la proposition du Conseil supérieur parmi les médecins exerçant dans le département. Le bâtonnier de l'Ordre des avocats ou son délégué exerce auprès du Conseil départemental les fonctions de conseiller juridique. Il surveille sur toute l'étendue de son ressort l'exercice de la médecine, assure dans son ressort la défense des intérêts moraux et matériels de l'Ordre et en gère les biens, examine les problèmes s'y rapportant et peut en saisir le Conseil supérieur.

Dans chaque département, le Conseil dresse un tableau public des médecins admis à pratiquer leur art. L'inscription peut en être refusée par décision motivée du Conseil départemental si les conditions requises de moralité n'apparaissent pas réunies. Les intéressés peuvent, d'ailleurs, faire appel devant le Conseil supérieur de l'Ordre, contre la décision duquel ils peuvent également se pourvoir devant le Conseil d'Etat. Au moment de leur inscription, les médecins prêtent serment. L'inscription au tableau d'un département ne fait d'ailleurs pas obstacle à l'exercice de la médecine sur l'ensemble du territoire.

Le Conseil départemental appelle devant lui les médecins qui auraient manqué aux devoirs de leur charge. Les peines que le Conseil peut prononcer sont :

Le blâme en chambre du Conseil ;

L'avertissement public avec inscription au dossier personnel ;

La suspension d'une durée maximum d'un an ;

L'interdiction pour toujours d'exercer la médecine et la radiation du tableau.

L'appel peut d'ailleurs être fait contre ces décisions devant le Conseil supérieur.

Les circonstances actuelles et notamment l'absence d'un grand nombre d'intéressés prisonniers ne permettent pas une consultation régulière des médecins.

C'est pourquoi les membres du Conseil ont été désignés par le ministre. La loi du 7 octobre 1940 prévoyait qu'au bout d'un an les conseils élus remplaceraient les conseils nommés. Nous ne savons pas si cette disposition a pu encore être appliquée.

En tout état de cause, il va de soi que l'élection sera la règle dans l'Ordre des médecins, comme dans tout organisme corporatif.

Ainsi se trouvera réalisé un des vœux les plus fréquemment exprimés depuis de nombreuses années : contrôle *moral* et *professionnel* de la médecine par les médecins eux-mêmes.

Malgré ses souffrances et ses difficultés, la France s'organise.

INDOCHINE.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

JAPON 1943

par le Docteur RIVOALEN (*Suite et fin*)

(*Fragments d'un Journal de voyage.*)

Osaka, 28 avril, 20 heures. — Les fabricants de produits pharmaceutiques d'Osaka nous ont conviés à un banquet monstre où toutes les grandes firmes (il y en a plus de quarante) sont représentées. Chaque directeur porte un énorme camélia blanc à la boutonnière, en signe de fête et d'autorité. J'ai pu, avant les agapes, m'entretenir avec M. Takeda, qu'on pourrait appeler au Japon le roi du médicament synthétique. C'est un homme simple et disert, intelligent comme un pharmacien et courtois comme un homme d'affaires. Il connaît maintenant le marché indochinois, ses possibilités et ses besoins. Si je mesure ses qualités commerciales à l'échelle de son hospitalité, il y a de beaux jours à venir pour les pharmaciens d'Indochine. Après un dîner de gala où j'ai voisiné agréablement avec le professeur Fuse, ancien élève de notre grand Widal, nous avons assisté, dans la salle même, au spectacle du théâtre Takarazuka. Sur une estrade aménagée au fond du hall, un essaim de jeunes filles, toutes jolies et toutes musiciennes, nous ont charmés par leurs chants, leurs danses, leurs costumes. C'était sans doute moins fastueux que le théâtre Kabuki, de Tokyo, où le jeu si expressif des acteurs permet de suivre l'action malgré l'incompréhension du dialogue. C'était moins fleuri, moins bruyant, moins décoré que le « Miyako Odori » de Kyoto. C'est néanmoins le théâtre le plus vivant, le moins conventionnel que j'aie vu au Japon. Je lui décerne, en toute sincérité, le premier prix de spectacle.

Miyazima, 30 avril, 11 heures. — Le Congrès vient de se disloquer. Nous avons fait des adieux sincèrement émus au médecin général Morishima qui va maintenant faire, à rebours, tout notre voyage, pour remercier nos hôtes successifs. N'est-ce pas un charmant exemple de la civilité japonaise ? Le long de la plage et des ruelles boutiquières, chaque délégation nationale reprend le chemin de sa patrie. Les uns s'attardent encore devant la pacotille des bazars, plus nombreux à Miyazima que dans n'importe quel autre pèlerinage. Un congressiste inconnu, hanté par je ne sais quel tourment, marchande un presse-papier en plâtre de style macabre qui représente une tête de mort habitée par un serpent ! D'autres, plus raffinés, admirent une dernière fois le paysage marin. Le reflux a découvert les pilotis du temple qui paraissait, hier soir, flotter sur l'eau tranquille. La mer intérieure, bordée de collines, est paisible comme un lac. Chemin faisant, devant ce paysage qui se renouvelle à chaque minute et à chaque détour de la route, je m'explique la faveur qui le distingue. C'est un des trois sites légendaires du Japon et le Congrès ne pouvait mieux finir que dans ce décor d'apothéose.

L'île est reliée à la terre ferme par un confortable « ferry-boat » qui, presque toutes les heures, y déverse un nouveau flot de pèlerins, bien que ce ne soit l'époque d'aucune fête officielle. Ils ont le même air satisfait, sous leurs habits de fête, que ceux de Nikko, d'Ise ou de Nara ; ils se confondent plus généralement avec toute cette foule qui ruisselle dans les gares. Je m'explique maintenant l'encombrement du réseau japonais : la moitié des voyageurs est en route vers quelque pèlerinage.

Tokyo, 2 mai. — Pendant mon absence, la capitale a reçu la visite du printemps. Les grands parcs urbains, Hibiya, Ueno, Siba, sont habillés de vert tendre. Partout, le rose des azalées masque le deuil des cerisiers fanés. Quelques jours ont suffi pour changer la couleur du monde. Ce rajeunissement de la cité efface l'impression sévère de mon premier séjour et me paie des fatigues d'un long voyage. Il n'y a plus d'horaire précis, ni de visites officielles, ni de programme imposé, mais la liberté de flâner dans les rues ensoleillées et de courir les maisons amies.

Je garderai surtout de cette étape le souvenir de mes fréquentes visites à l'Ambassade de France qui évoque, dans la paix d'un quartier lointain, quelque somptueuse résidence de Neuilly ou de Saint-Cloud. On y accède par une suite de petites rues confidentielles et charmantes, tout à fait inattendues dans une capitale. L'accueil y est digne du cadre. Je ne suis pas près d'oublier cette aimable demeure qui représente si heureusement le goût français à Tokyo. L'hospitalité qu'on y reçoit est d'une qualité si parfaite qu'en lui rendant cet hommage j'ai l'impression de m'acquitter vis-à-vis de tous mes compatriotes.

Fukuoka, 4 mai, 10 heures. — Le « Haka-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ta-Hôtel » abrite la dernière étape de notre voyage. On y loge, pour 15 yen, dans une chambre très confortable avec ce luxe supplémentaire : de l'eau chaude à toute heure. On y mange convenablement, à l'européenne, pour 4 à 5 yen. Cela fait, en fin de journée, une addition respectable sans doute, plus élevée que celle de nos palaces indochinois, mais il ne faut pas oublier qu'elle englobe les lourdes taxes qui visent une clientèle de luxe.

Il nous reste tout un jour pour flâner dans les rues, et joindre à nos souvenirs des capitales quelques impressions de la vie provinciale. Il y a de bien belles choses à voir dans les boutiques : les fameuses poupées de Hakata, connues dans le monde entier, des soieries, des étoffes de prix. Il faudrait, hélas ! beaucoup de valises et plus encore de yen et de tickets d'achat pour emporter tout ce qui nous tente aux vitrines. Ici encore, il y a des médicaments précieux. Il y a des appareils photographiques, des films, des lunettes, des boîtes de compas, des services de porcelaine fine, des lames de rasoir, et que sais-je encore ! Nous pourrions faire beaucoup d'heureux en Indochine si la limite des 15 kilos de bagages était moins stricte. Il y a aussi, aux devantures, une véritable débauche d'appareils de T. S. F. dont les plus chers ne dépassent guère le prix de 60 yen. Je comprends maintenant pourquoi toutes les maisons des quartiers les plus humbles sont coiffées d'une antenne. En fabriquant en série des appareils spécifiquement adaptés à la longueur d'onde de Tokyo, on a pu rendre la radiodiffusion inoffensive et populaire.

16 heures. — Nous avons découvert, dans la banlieue de Fukuoka un coin de France : une petite église flanquée d'un presbytère et d'une école. Une novice empressée nous introduit auprès des missionnaires, dans un salon qui sent la province de chez nous. Mgr Breton nous y accueille avec une souriante bonhomie et nous parle très simplement de la Mission et des œuvres qui se sont groupées autour de cette cellule française. Il nous dit ses petites misères et ses grandes satisfactions. Son langage a gardé l'accent de sa Normandie natale. Le milieu n'a pas modifié un seul détail de sa forte personnalité rustique : c'est le milieu qui a dû changer à son contact. Nous le quittons après un long et cordial entretien, impressionnés par tant de simplicité et de vaillance. La cour de l'école est maintenant remplie de fillettes bruyantes. L'illusion de la France est dissipée par les visages et les cris. Mais je souhaite que les religieux français marquent sur ces petites âmes une empreinte aussi forte que sur le paysage.

19 heures. — Pour occuper cette dernière soirée du séjour, nous irons au cinéma. Il y aura sans doute des actualités intéressantes et de belles photographies. Je compte aussi sur le docteur Anh qui se débrouille avec les caractères comme un vieux lettré ! La vaste salle est à classe unique. Pour 60 cents, je suis vraiment « confortable », ayant eu la précaution de choisir, à l'extrémité d'une travée, un siège qui me permet de libérer par côté des jambes mal adaptées aux dimensions locales. Voici en effet des actualités vivantes, puis un documentaire remarquable sur la fabrication des armes. Voici enfin le film de résistance : je crois rêver en lisant sur l'écran une annonce française. On joue *Conflits*, sous-titré en japonais, les caractères verticalement alignés sur la droite. L'assistance a l'air aussi attentive et intéressée que dans n'importe quelle salle de France. Curieuse impression finale de mon séjour que celle d'un public japonais riant aux pitreries d'Armand Bernard !

6 mai, 11 heures. — Nous touchons au but ! Avec la complicité d'un ciel propice, l'avion a pris sur l'horaire une avance assez sensible pour que la vue des côtes d'Annam semble une de ces surprises trop belles pour être vraies. Je remercie intérieurement la Compagnie Air-Nippon, qui nous a ménagé un retour si rapide et si agréable. Hier notamment, entre Formose et Canton, les côtes de Chine peuplées, vivantes, ensoleillées nous ont offert deux heures d'un spectacle inoubliable.

La course de l'avion se précipite au-dessus des plateaux moïs, tandis que je m'efforce en vain d'ordonner mes souvenirs et de me préparer aux assauts des curieux qui m'attendent. Mais je n'ai ni le temps ni le goût de méditer quelque raccourci définitif ou quelque brillante synthèse. Je me fierai à l'inspiration. Dans l'agitation intérieure qui m'occupe, un sentiment éclipse tous les autres : c'est une reconnaissance diffuse à l'égard de tous ceux qui ont permis, facilité, agrémenté ce voyage. Peut-être trouverai-je un jour, dans la relation des faits, l'occasion de la justifier, si la sincérité peut me tenir lieu de talent et l'objectivité me servir d'excuse ?

Saïgon, midi. — Le courrier aérien des mers du Sud a quitté Canton ce matin à 7 heures. Il est signalé... Il arrive... Il se pose avec grâce et nous ramène au port. C'est un beau voyage qui s'achève.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHANTS ET CRIS DE LA RUE A SAIGON

par E. BERGÈS
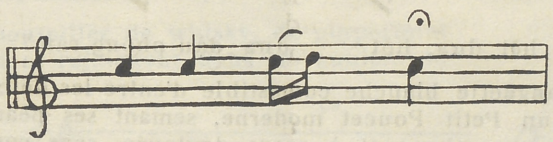
DE grand matin, Saigon s'éveille aux chants, aux cris, aux bruits de ses mille marchands ambulants qui s'égaillent dans chaque quartier, dans chaque rue, et pittoresquement « crient » leur marchandise, de Cholon à Dakao, du Port à l'Arsenal, du marché neuf au marché vieux, de la cathédrale à la plaine des Tombeaux. Toute la journée, dans le gai soleil de Cochinchine ou sous les averses diluviennes, s'en vont, le fléau à l'épaule ou le « cái rổ » (panier) sur la tête, les marchands et surtout les marchandes innombrables, jetant sous les tamariniers et les flamboyants leurs chants et cris variés qui attirent le chaland toujours en quête d'un petit repas ou d'un achat modique.

Le soir, alors que l'agitation tombe et que fraîchit la brise, les derniers cris résonnent, tout au long des rues silencieuses, et Saigon s'anime et vibre encore au rythme prolongé de ces mélopées bizarres et aigrelettes que j'ai essayé de fixer pour vous.

1. — La marchande de canne à sucre.



Elle est jeune, mince, jolie. Sur son cái khăn clair elle a posé un cái rổ vaste et plat où s'entassent régulièrement coupés les bâtonnets de canne à sucre. La peau en est vernie, la chair juteuse et sucrée et bonne à déchiqueter à pleines dents. La jeune marchande s'en va, de son pas léger, rapide et cadencé; d'une main elle assujettit sa charge, son bras libre et gracieux rythme sa marche souple. Sa voix s'élève de temps à autre, fluette et musicale : « Ai ăn mía không? ». Elle est assaillie boulevard Norodom par de jeunes garçons qui, en échange de deux sous, obtiennent un morceau de bonne canne à sucre. La petite marchande a mis son panier sur le trottoir, s'asseoit à croupetons, fait une courte halte fructueuse en échangeant quelques sourires et propos gais, tandis que sa station est marquée de débris blancs de canne à sucre mâchée. Ses sous rangés dans la poche du cái áo blanc, elle reprend son panier et sérieuse, gracieuse, au balancement si joli de son bras, elle se hâte vers le square de la rue Pellerin, jetant sa note claire : « Ai ăn mía không? »
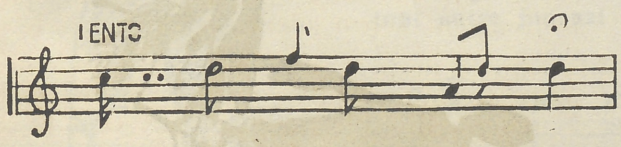


Ai ăn mía không ?
Qui manger canne à sucre ou non?

2. — La marchande de soupe de poisson.

Il est 17 heures; par intervalle, tout au long de la rue Legrand-de-La-Liraye, s'élève la courte mélodie de la marchande de soupe de poisson.
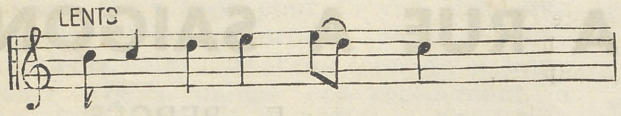
Elle s'arrête à l'angle de la rue Lareynière, dépose sur le trottoir les deux charges et son fléau, installe hâtivement les tasses sur un plateau de bambou entre les deux marmites, active le feu de son fourneau et sert aussitôt les clients pressés



Ai ăn cháo cá chè đậu không ?
Qui manger soupe poisson marmelade haricots ou non ?



Université Côte d'Azur. Bibliothèques



« Ai ăn cháo cá bún không ? »
Qui manger soupe poisson vermicelle ou non ?

amateurs de soupe de poisson ou de purée de haricots. Parfois elle varie le plat du jour et chante :

« Ai ăn cháo cá bún không ? »

Qui mange de la soupe de poisson au vermicelle ?
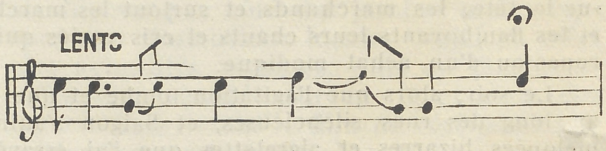
3. — La marchande de purée de haricots noirs sucrés.

C'est une bà già, de noir vêtue, la tête couverte à la diable d'une serviette qui fut d'un brillant coloris bigarré, mais que la purée a ternie de ses éclaboussures.

Elle remonte la rue Mac-Mahon en criant sa marmelade sucrée, d'une voix claironnante :

« Ai ăn đậu đen nấu đường không ? »

(Qui veut de la purée de haricots noirs sucrés ?)

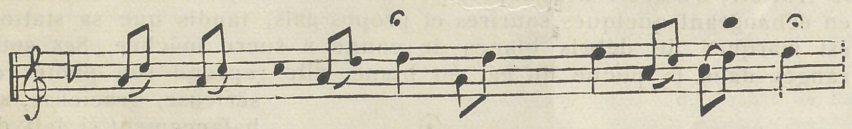


Ai ăn đậu đen nấu đường không ?
Qui mange haricots noirs bouillis au sucre ou non ?



4. — Les « nho » vendeurs de cacahuètes grillées et de graines de pastèques.

Ils sont deux, âgés d'environ huit à dix ans, dépenaillés, la touffe de cheveux au vent, le regard malicieux. Ils montent en musant la rue Pellerin, s'intéressent aux mouvements de la rue, rient, se taquinent, se poursuivent, s'insultent parfois et soudain, immobilisant la vieille touque qu'ils portent en sautoir, modulent leur cri :



Đậu phộng rán hột dưa, hột dưa đậu phộng rán ?

Ils extraient de la touque de petits paquets de cacahuètes et de graines de pastèques enveloppées dans du papier journal et l'acheteur s'en va, isolant des dents avec une habileté extraordinaire la languette blanche comestible d'entre les deux cuticules brunes des graines de pastèques, où, tel un Petit Poucet moderne, semant ses peaux de cacachuètes... Les nhỏ poursuivent leur route, en chantant à gorge déployée, sans souci de la sieste des fatigués, car il est à peine 14 heures :

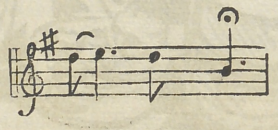
« Đậu phộng rán hột dưa, hột dưa đậu phộng rán ».

(Cacahuètes grillées, graines de pastèques, graines de pastèques, cacahuètes grillées.)

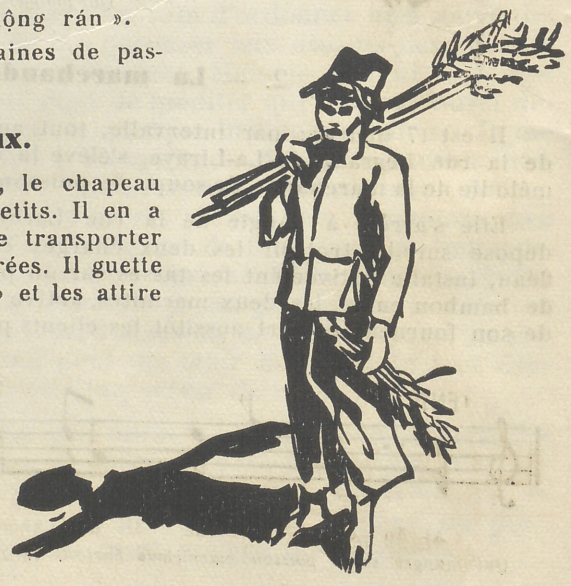
5. — Le marchand de plumeaux.

Il court de bonne heure, sur ses pieds nus, le chapeau mou en bataille, hérissé de plumeaux, grands et petits. Il en a sur son épaule, il en tient dans sa main, il semble transporter des poules de Cochinchine aux belles plumes colorées. Il guette les boys des maisons européennes du « plateau » et les attire de son chant bref :

« Chổi lông gà ».



Chổi lông gà.
Balaisue poules.



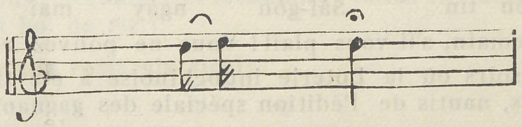
Université Côte d'Azur. Bibliothèques



6. — Le marchand de nattes fleuries.

Sur sa tête enturbannée, il a posé un lot de nattes fleuries du plus bel effet et il arpente la rue Duranton, puis la rue Chasseloup-Laubat en nasillant tous les vingt pas :

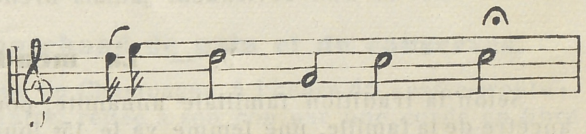
« Chiếu Không ? »
(Qui veut des nattes ?)



Chiếu Không ?
Nattes ou non.

Son concurrent, coiffé d'un chapeau mou verdâtre, porte sur l'épaule un fléau de bambou à chaque extrémité duquel il a fixé de belles nattes à fleurs en jonc de Camau. Et il nasille également :

« Chiếu bông Cà-mau Không »



Chiếu bông Cà-mâu Không ?
Nattes fleuries Camau ou non ?

(Le « Không » final est à peine prononcé par tous les marchands ambulants et se confond avec la dernière syllabe de leur cri.)

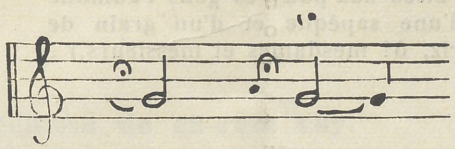
7. — Le Chinois, marchand de bouteilles.

Il circule dans toutes les rues, dans tous les impasses, tiré à cent exemplaires dans Saigon ; deux paniers, un fléau, voilà tout son matériel. Son cri est lugubre, il serre le cœur. Il éclate, comme un coassement soudain de crapaud-buffle :

« Ve Chai. . . . . i »
(Flacons, bouteilles ! ! !)

Qui dira le sort des bouteilles de whisky, de pippermint et de vieux Bourgogne qui se rejoignent dans les paniers du « chai » !





« Ve Chai. . . . . i ?



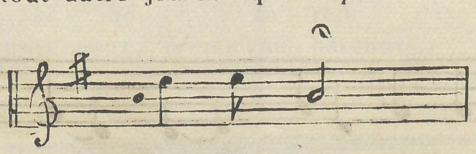
8. — Les nho vendant les journaux.

Ils infestent la rue Catinat, les terrasses de café, poursuivant le paisible promeneur de leurs cris insupportables, harcelant le consommateur devant sa bière fraîche.

Il annoncent en un français revu et corrigé : « Pignon, m'chieu ».

Pi gnon chieu,
(Pi nhơn si-ơ)

Ce qui se traduit : par « L'*Opinion*, monsieur », même s'ils vendent tout autre journal que l'*Opinion*.



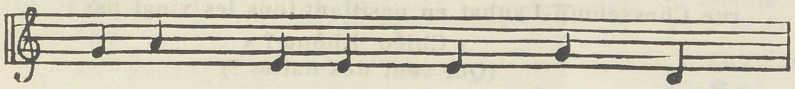
Pi - gnon sieu

Sur le boulevard Norodom, à la station du policeman devant la cathédrale, ils s'agitent tels une volée de moineaux piaillards, guettant les cyclos et les pousses, s'élan-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

çant vers eux, recueillant la monnaie à la course et braillant toujours dans leur français cocasse : « Pignon, m'chieu ».

Ils crient aussi les journaux annamites :

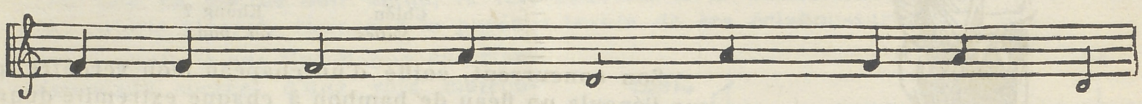


Điển tín Sài-gòn ngày mai thầy

(Le *Điển Tin* et le *Journal de Saigon* de demain, monsieur.)

De demain, s'il vous plaît ! Vous ne pouvez résister à pareille invite.

Les soirs où la Loterie indochinoise à été tirée, les mêmes nhỏ parcourent les rues vers 22 heures, nantis de l'édition spéciale des gagnants. Et voici les trompettes de la richesse :



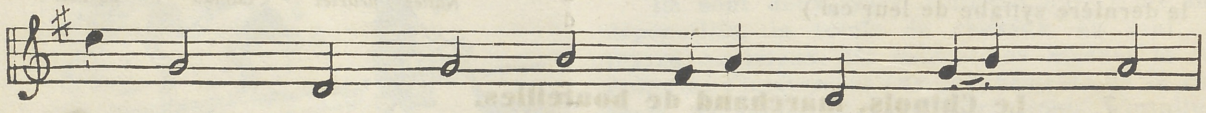
Lô - tơ - ri giấy dò số Đông-Pháp thầy

(Loterie Papier consulter Loterie indochinoise, Monsieur)
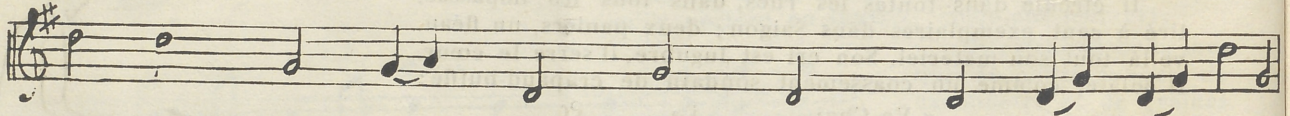
Ces nhỏ ne s'en reviennent jamais bredouilles. La Loterie leur rapporte.

9. — La mendiante du 15e jour.

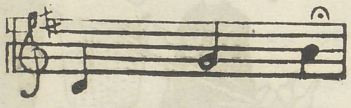
Selon la tradition familiale annamite, pour commémorer le souvenir d'un mendiant éventuel ancêtre de la famille, une femme va le 15e jour des 1re, 7e et 10e lunes, même si la famille est dans l'aisance, chanter dans son quartier la complainte suivante :



Bớ ông bà cô bác bữa rầm bữa ngươn



Bố thí cho kẻ bần nhơn đồng tiền hột gạo Bớ ông
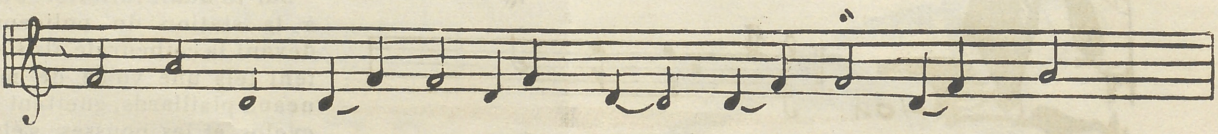


Bà cô bác

(Ô, messieurs et mesdames, c'est le 15e jour du mois, jour « nguơn », Faites aux pauvres gens l'aumône d'une sapèque et d'un grain de riz, ô ! mesdames et messieurs.)
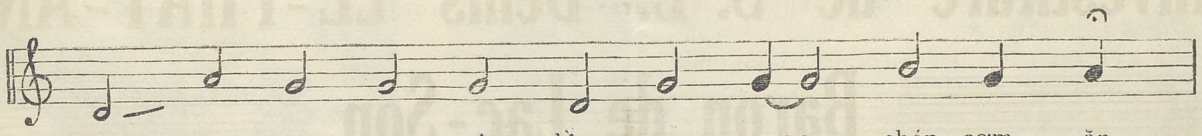


10. — La mendiante aveugle.

Vers 20 heures chaque soir, de noir vêtue, elle vient de Dakao et regagne la rue de Verdun en empruntant la rue Legrand-de-La-Liraye. Un cái nón cache ses cheveux blancs ; hotte au dos, sa sébille d'une main, son bâton de l'autre, elle avance à tâtons, tout doucement, jetant sa mélopée triste et lente :



Tôi cúi đầu lạy ông lạy bà lạy cô lạy bác

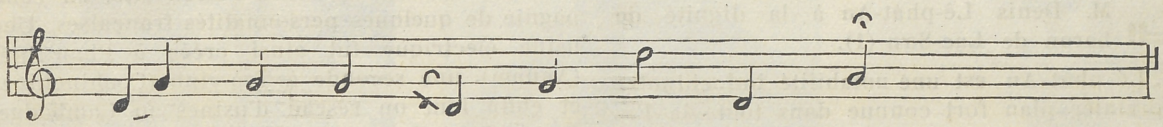
Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Làm phước cho con xin đồng xu mua chén cơm ăn

(Je courbe la tête, je me prosterne devant vous, mesdames et messieurs ; faites une bonne action en me donnant un sou pour que j'achète un petit bol de riz.)

Après qu'on lui a donné quelques piécettes ; elle remercie ainsi :



Đội ơn ông bà cô bác làm phước

(Porter sur la tête reconnaissance M., Mme, Mlle, M. faire bonheur.)

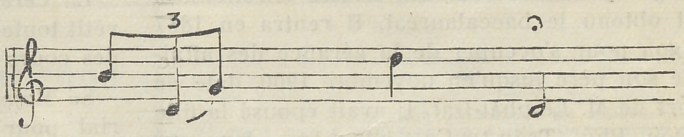
(Merci monsieur, merci madame qui avez fait du bonheur.)



11. — Le marchand de pain et de conserves.

Je l'ai croisé rue de Champagne, à l'heure du « casse-croûte ». Il porte sur son ventre, reliée à son cou par une corde en fibre de coco, une corbeille ronde couverte d'une planche. Sous son bras droit, il tient un tabouret pliant. Il me fait songer à la « grosse caisse » d'une société musicale.

Que dit-il ?



cá hôp bánh mì

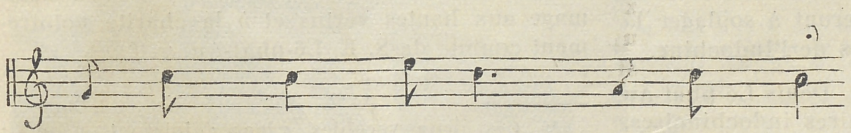
(Poisson boîte pain [français]).

Un client ? Hop : tabouret déplié, corbeille posée, le pain est tranché, ouvert avec un petit couperet, rempli avec un peu de pilchards, du tương (saumure de haricots), du cochon grillé haché, un peu de poivre, voilà le sandwich. Au suivant !...

12. — Le marchand de cà-rem cây.

Il est partout, on l'entend à toute heure du jour.

Voyez-le avec sa grosse thermos à bout de bras, qui touche presque terre, son cái áo trop long, son air déluré. Il propose son bâtonnet entouré d'un parallélépipède de glace parfumée (?) aux goûts divers : moka, vanille, menthe. Il encaisse son sou et hurle de plus belle :



cà - rem cây ki - mô cà - rem cây

(Crème au bâtonnet, esquimaux, crème au bâtonnet.)



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Investiture de S. E. Denis LÊ-PHAT-AN

Baron de Lac-Son

Le 26 mars dernier, S. M. Bảo-Đại a élevé M. Denis Lê-phát-An à la dignité de baron de Lạc-Sơn (1).

M. Lê-phát-An est une notabilité indochinoise de premier plan fort connue dans toute la Fédération.

Né en 1868 dans la province de Tân-an (Cochinchine), M. Denis Lê-phát-An est aujourd'hui âgé de 76 ans. Sa vie tout entière fut consacrée à l'action publique et sociale et dévouée à la cause de la foi chrétienne.

En 1883, après des études dans différentes institutions religieuses de la Cochinchine, M. Lê-phát-An quitta Saigon pour aller continuer ses études à l'école Sainte-Marie, généralement connue à Marseille sous le nom d'école Saint-Charles, et dirigée par les frères des Ecoles chrétiennes. Ayant obtenu le baccalauréat, il rentra en 1887 à Saigon pour s'occuper de la gérance des affaires de son père jusqu'en novembre 1900, date de la mort de M. Lê-phát-Đạt. Il avait épousé la fille du Đốc Phủ Trần-tư-Ca, elle-même fervente chrétienne.

Les deux époux se consacrèrent toute leur vie et de toute leur foi à aider le clergé et les communautés religieuses de la Fédération. De nombreuses œuvres furent fondées ou soutenues par leur zèle et leurs biens. En récompense de leur activité agissante S. S. le Pape accorda à Mme Denis Lê-phát-An la haute et rare distinction « Pro Ecclesia et Pontifica » et à M. Denis Lê-phát-An le titre de commandeur de l'ordre de Saint-Sylvestre.

Au soir de la vie, M. Denis Lê-phát-An, devenu veuf depuis 1932, âgé aujourd'hui de 76 ans, songe encore aux difficultés matérielles rencontrées par les Missions de Hué, de Kontum et en pays moï ; aussi vient-il d'attribuer à ces deux missions d'importants immeubles dont les revenus certains et réguliers contribueront à soulager la misère qui sévit en ces parties de l'Indochine.

Dans l'ordre économique, M. Denis Lê-phát-An s'est intéressé à nombre d'affaires indochinoises, dont l'une d'entre elles, entièrement française, l'a admis en son sein à titre d'administrateur.

Il s'est surtout donné à l'électricité, en compagnie de quelques personnalités françaises. Une usine électrique fut ainsi créée à Phan-thiết (Annam), une seconde à Trà-vinh (Cochinchine) et enfin tout un réseau d'usines au Cambodge. Cette affaire de grande envergure est aujourd'hui dirigée par une puissante société qui a pris, voilà quelques années, la succession de M. Denis Lê-phát-An.

De par le mariage de l'une de ses nièces avec S. M. Bảo-Đại, M. Denis Lê-phát-An est devenu l'oncle de S. M. l'Impératrice Nam-Phương.

C'est le dimanche 5 septembre, à Saigon, que se déroula à la villa Montjoye l'investiture de S. E. Denis Lê-phát-An en présence de M. Hoeffel, Gouverneur de la Cochinchine.

La cérémonie, particulièrement solennelle, revêtit toute la majesté et le grandiose de l'étiquette des cours d'Asie.

Sa Majesté avait désigné comme Délégué impérial pour procéder à l'investiture du nouveau baron, S. E. Trần-đình-Tùng, Directeur de Son Cabinet civil, assisté dans l'accomplissement de sa haute mission de M. Đoàn-Nâm, Tham-Tri, Directeur des bureaux du ministère de l'Intérieur ; de MM. Trần-ngọc-Liên, Nguyễn-Khương, chefs de bureaux au Cabinet impérial, et de M. Phan-xuân-Hiên, Lang-trung du ministère des Rites. MM. Tôn-thất-Giám et Phan-khắc-Hoè, Quản-đạo des provinces de Phan-rang et de Dalat, ont été désignés pour assister à la cérémonie en qualité de délégués des mandarins provinciaux de l'Annam.

— Pour les détails de la cérémonie d'investiture, nous prions nos lecteurs de bien vouloir se reporter à l'article de M. Nguyễn-tiến-Lãng récemment paru.

L'investiture du baron de Lạc-Sơn rend hommage aux hautes vertus et à la charité notoirement connue de S. E. Lê-phát-An.

---

(1) Ces deux vocables « lac » : joie, et « son » : mont, traduisent exactement le nom de la villa « Montjoye » que M. Lê-phat-An possède à Hành-Thông-Tây, à Gia-dinh, près de Saigon.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



S. E. le Délégué Impérial et sa suite à la Maison commune de Hanh-thong-tay. A droite de S. E. le Délégué Impérial se tient le Délégué Administratif de Go-Vap.



S. E. Denis LE PHAT AN



Le Gouverneur de la Cochinchine félicite le baron de Lac-Son.

Le Général de Brigade Aérienne TAVERA



Indochine a appris avec plaisir la promotion récente du colonel Tavera, commandant les forces aériennes d'Indochine, au grade de général de brigade. Nos lecteurs connaissent l'essentiel des états de service du général Tavera, auquel nous avons consacré un article dans notre numéro 73. Nous rappellerons succinctement l'essentiel de sa carrière.

Le général Tavera est né à Ajaccio, le 9 avril 1894.

Il fit la Grande guerre dans les chasseurs alpins et l'artillerie de campagne. Il fut blessé et titulaire de deux citations.

A la fin de la guerre, il reprit le cours de ses études. Reçu à l'Ecole Polytechnique en octobre 1919, il demanda à sa sortie à servir dans l'Aéronautique.

Il fut aérostier puis aviateur, puis il professa à l'Ecole Militaire et d'application de l'Aéronautique à Versailles.

En 1928, comme capitaine, il fut affecté à l'état-major de l'Ecole Polytechnique comme inspecteur des études.

Il participa ensuite à la pacification des confins algéro-marocains, comme commandant d'escadrille à Bou-Denib en 1930.

Rappelé à Paris en 1931 pour servir au cabinet du ministre de l'Air jusqu'en février 1933, il participa à de nombreux voyages aériens.

En 1932, il fut titulaire de la Coupe Bibesco pour avions militaires (240 km. de moyenne sur trajet Paris-Bucarest).

Affecté au commandement du Groupe d'aviation de Marrakech en 1933, il participa aux dernières opérations de pacification du Maroc (Grand Atlas et Anti-Atlas).

Deux citations et la rosette d'officier de la Légion d'honneur vinrent récompenser ses services à la fin des opérations en 1934.

Notons qu'il fut descendu par balles ennemies dans le moteur, se posa en dissidence, mais réussit à rejoindre les lignes amies.

De 1934 à 1938, date de sa promotion au grade de colonel, il servit au Maroc et en A. O. F., où il participa à de nombreux voyages et inspections.

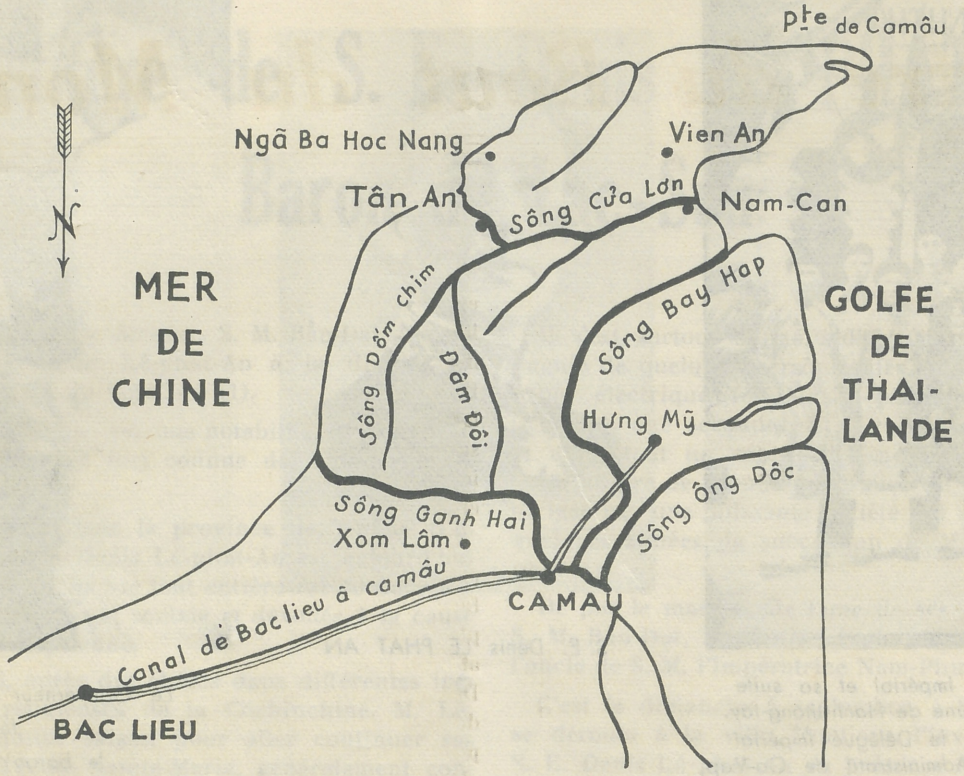
Il fut rappelé en 1938 à Paris pour servir comme chef-adjoint du cabinet du ministre de l'Air, puis comme chef du cabinet militaire à dater de juillet 1939.

Pendant la guerre 1939-1940, il participa à la bataille de la Somme dans les derniers jours de mai et le début de juin 1940, où son aviation subit de très lourdes pertes, et à la rude bataille de Champagne.

A l'armistice, il fut désigné pour assurer la douloureuse liquidation de la base aérienne de Marignane, conformément aux conditions de l'armistice. Le général Tavera commande les forces aériennes d'Indochine depuis février 1941.

Il totalise 3.300 heures de vol.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques





Canal de Ca-Mau.

Vers le Bout du monde et le monde renversé.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Lettre du Bout du Monde

par Y.

Je suis inconfortablement installé sur le gaillard d'avant de la *Đốc phủ-Ca*, puissant engin moderne des flottilles de Cochinchine, qui, au rythme cadencé de sa simple expansion (machines type Messageries Fluviales 1892), m'emmène vers la capitale de la Mangrove. C'est sur le sông Cửa-lớn que vogue ma galère : largeur cinq cents mètres ; bordure de palétuviers dước et vẹt mélangés ; et je commence à apercevoir les premières batteries de fours du Xóm-Lớn qui crachent une dense et blanchâtre fumée, dont je humerai tout à l'heure avec délices le relent de goudron. Ce parfum délectable embaume toute la région et, la nuit, je n'ai jamais besoin de demander au Tài-Công où nous nous trouvons. Sans sextant, je fais le point à l'olfaction.

Si nous abordions, j'aurais le loisir d'aller me promener à l'ombre des palétuviers — des pâles étuviers, comme disait le fameux Donati —, car ils ont bien dans les vingt mètres et leur feuillage est touffu. Mais, d'autre part, il n'y a pas de soleil, je viens de passer le chandail, et les « vẹt dù », aux allures de pins parasols, ont l'air dépaysés sous un ciel gris de Flandre.

C'est le bout du monde et le monde renversé.

Ces fameux poissons qui montent aux arbres ne relèvent pas du domaine de l'imagination, comme on pouvait le penser au récit de certain facétieux : le bruit de la chaloupe les effraie, et ils ricochent plusieurs fois sur l'eau, en coupant notre cap, pour aller se mettre à l'abri, au sec, sur les berges vaseuses du fleuve.

Je suis celui-ci en direction de la mer. J'ai le courant favorable, et cependant la marée monte. Cela choque votre esprit de logique, mais c'est comme cela. Des « marégraphistes » distingués ont disserté sur ce problème, et, comme de bien entendu, n'y ont rien compris. En fait, et vous en conviendrez, la chose est claire quand on sait que les fleuves du Bout du Monde prennent leur source dans la mer. Tout s'explique, comme vous voyez.

Namcan point à l'horizon. On en voit les fumées usinières et c'est par l'image d'un Béthune en pleine forêt qu'il se manifeste au hardi explorateur qui aborde à son rivage.

Il y faut de la hardiesse, car les appontements s'effondrent avec facilité, dans la région, avec les berges qui les portent. Vers les années 1935, cela avait même failli être catastrophique : M. Pagès, premier « Goucoch » à venir se perdre en ces lieux estranges, arrivait pour inaugurer les quais de Namcan. Or, la veille, un raz de marée subit en fit effondrer une bonne longueur. Il fallut un sérieux coup de collier de la population pour que le Gouverneur puisse marcher sur du solide et non patauger dans la vase dont le superbe quai était issu, et à laquelle il était en partie retourné.

Car, dans la forêt du Bout du Monde, je pourrais presque dire dans toute la province, — il faut d'abord fabriquer le sol. La recette est simple : on part de la vase molle qu'apportent en abondance et déposent les courants marins. Dessus, pousse d'abord le màm, première variété de palétuvier, pionnier de la mangrove, qui sort, pour ainsi dire, comme Vénus, de l'onde. Les alluvions se colmatent. Vient ensuite le duoc qui croît et se multiplie en abondance, accompagné des autres espèces, vẹt, su bần cốc, dà. giá, etc. La forêt est née. Les audacieux qui s'y installent décapent un coin de berge, et y bâtissent leurs cases sur pilotis. Sur le front de toutes les maisons, court un immense pont de singe (le bois ne coûte pas cher), de la longueur du hameau, auquel elles sont elles-mêmes reliées par des passerelles à faire frémir. Cela constitue une forêt de pilotis qui aide au colmatage. A force de temps et d'ordures diverses jetées aux alentours des maisons, on obtient une espèce de conglomérat vaseux qui émerge presque de l'eau. A ce stade, les maisons ne se construisent plus sur pilotis, mais sur des espèces de cadres en bois, formés de gros pieux de duoc reposant horizontalement sur la vase, sous les cloisons. Pendant ce temps, les dépôts d'alluvions fourrées entre les pilotis du pont de singe — rue principale — ont constitué un bourrelet. Le quai est né, qu'un peu de terre cuite transformera en boulevard. Peu à peu les maisons se posent sur un sol à peu près digne de ce nom, et certaines mêmes sont édifiées en dur.

C'est le stade de Namcan. Mais nous allons pousser plus loin. Comme derrière le quai de façade (2 kilomètres de long) régnait un entassement de sordides paillotes baignant dans un cloaque, pour accélérer le processus, on a fait venir la drague qui a creusé un canal de ceinture dont les déblais serviront à remblayer le centre, tant il est vrai que dans ce pays, il faut prendre la terre dans l'eau, et que pour avoir du terrain, il faut commencer par faire un trou. Le canal a 1.300 mètres de large et il a dégorgé 60.000 m³ de terre. Le 12 juillet, a commencé l'ère du plus

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

grand Namcan. Nous avons passé deux jours à Namcan, dressé des alignements, tiré des axes, et les prisonniers du chantier ont commencé la mise en œuvre des déblais. Gros travail, mais bientôt les premières paillotes de l'îlot insalubre A seront reconstruites le long des nouvelles rues qui ont, avec originalité, été baptisées rue n° 1, rue n° 2 et rue n° 3. Plus loin le cantonnement forestier dresse l'imposante masse de son immeuble à étage — la quatrième plus belle maison de la délégation de Camau —, au delà de laquelle s'étend le pays minier : 140 fours à charbon pour le seul Namcan, sur les 840 de toute la forêt du Sud. On y fabrique du charbon, noir en général. Il faut le préciser, car dans ce pays du monde renversé, on arrive aussi à faire du charbon blanc avec du bois de màm. Ça ne peut servir d'ailleurs qu'à épater les explorateurs, car il a peu de pouvoir calorifique.

La nuit est tombée et nous sommes bien au bout du monde. Bientôt, la route, qui n'est qu'à 10 kilomètres, nous conduira en 1 heure 1/4 à Camâu. Le pont sur le Bay Hau (187 mètres de long) est déjà terminé. Actuellement, seule, la radio du chef de cantonnement nous relie au monde civilisé. Nous subissons un intense bombardement en piqué, savante attaque d'infiniment petits avions, les anophèles. Tout à l'heure, nous nous glisserons sous des moustiquaires prétendues hermétiques, sans crainte d'y trouver, comme jadis le chef de Division de Nhung-Miên, un crabe qui s'essayait à l'acrobatie dans la trame du tulle !

Maintenant, le progrès est venu. Mais il n'y a pas longtemps. Voici, pour le prouver, le récit des premiers contacts du jeune forestier, arrivant de France, avec le pays du Bout du Monde. Comme de bien entendu, il désirait le Tonkin, dont il avait entendu vanter les belles forêts et la chasse. Au cap, première désillusion : affecté en Cochinchine. Un ami passager, pour le consoler lui vante les beaux postes forestiers de l'Est cochinchinois, mais lui dit que deux postes seuls n'étaient pas agréables : Camau et Rạch-Giá.

En débarquant, il va se présenter à son chef de Service qui lui apprend son affectation à Namcan. Deuxième réaction défavorable. Pour tâcher d'avoir un peu de réconfort, il lui demande si, dans l'exercice de ses fonctions futures, il pourra monter à cheval. Sans lui répondre directement, le chef de Service lui dit : « Heu... pas précisément... Vous mènerez une vie active et sportive, mais d'un autre genre... pirogues..., chaloupe... et puis, si vous avez l'âme romantique, vous aurez de splendides couchers de soleil sur le Rạch Namcan ». Quand il raconte la chose, il ajoute : « Oui, mais il ne m'avait pas parlé d'un autre plaisir crépusculaire : les moustiques ! ». Notre jeune débarqué avait une carabine. Il se dirige vers la Sûreté pour toutes les formalités. Le fonctionnaire de la Sûreté le regarde avec commisération et lui dit : « Jeune homme, vous êtes complètement fou d'emmener une carabine dans ces endroits-là. Vous allez vous faire voler votre arme par des évadés de Poulo-Condore et ça nous fera des histoires ». Voilà la réception du jeune forestier. Il en était un peu défrisé, surtout que toutes les personnes à qui il apprenait son affectation lui serraient la main avec une mine attristée. « C'est tout juste s'ils ne me présentaient pas leurs condoléances, ajoute-t-il, mais j'avais l'impression qu'ils parlaient à un malade qu'on sait condamné. »

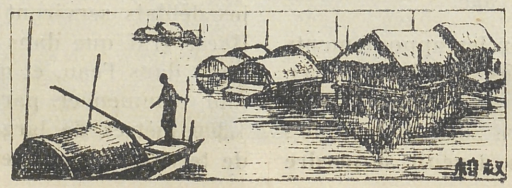
Il se porte comme un charme, heureusement.

Cela a bien changé depuis. Evidemment, il y a bien de temps à autre une histoire, comme celle de cette drague qui, creusant un canal dans ces régions vaseuses, vit s'ébouler le talus derrière elle et se refermer le canal qu'elle venait de creuser, et qui, arrivée au bout de son travail, dût faire demi-tour et redragua la voie d'eau qui lui permettait de regagner le fleuve libre dont elle était partie. Toutefois ces contrées lointaines sont en voie de civilisation, et le ravitaillement en est aisé. Voici d'ailleurs le menu qui me fut offert un jour et que vous regretterez de ne pas avoir partagé avec moi :

Huitres de palétuviers
Vers palmistes
Carry de varan

et qui, arrosé d'un vin blanc « local », ne fut pas à dédaigner.

Quand viendrez-vous visiter les vases ?



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LE PROBLÈME DE L'ALIMENTATION EN RIZ DE LA POPULATION TONKINOISE

par Y. C.

PAR suite de la guerre tous les pays ont été amenés à se replier sur eux-mêmes et à faire le bilan de leurs possibilites présentes et futures. Le problème de l'alimentation est un des premiers à envisager, surtout dans les pays où l'équilibre population-matières alimentaires est rendu instable par une forte natalité. Au Tonkin, le delta est entièrement cultivé et suffit à peine à nourrir actuellement une population estimée à plus de 8 millions d'habitants. On peut se demander quelle sera la situation dans 50 ans lorsque, si le rythme d'accroissement reste le même, le delta verra sur son sol 5 millions de Tonkinois de plus ?

Au cours d'un demi-siècle les questions économiques et sociales peuvent évoluer, la science peut apporter son tribut et permettre des techniques agricoles nouvelles. En se contentant des méthodes actuellement connues, il n'est pas utopique de déclarer que la riziculture locale pourrait nourrir ce surcroît de population. Le plan d'action ci-après exposé fait appel à diverses améliorations permettant au total d'augmenter la production annuelle d'environ 1.500.000 tonnes de paddy assurant l'alimentation en riz de ces 5 millions d'habitants au taux de 300 kilos de paddy par tête et par an (500 grammes de riz par jour).

Il faut dire tout d'abord qu'en un demi-siècle l'accroissement du delta sur la mer n'atteindra guère plus de 1 %, en partie compensé par la réduction des rizières sous la poussée de l'expansion urbaine, industrielle et le développement des voies de communication. C'est donc par une amélioration de la production sur la surface existante que l'on doit trouver une solution au problème posé.

Les rendements des rizières tonkinoises connaissent de très grandes variations. Tandis que certaines d'entre elles, très pauvres ou soumises à de graves aléas — sécheresse ou inondation — donnent une production presque nulle, d'autres, jouissant de conditions très favorables, donnent en deux récoltes un total atteignant 60 quintaux de paddy à l'hectare. Ces variations sont soumises à des facteurs techniques, économiques et sociaux. Les premiers, les plus importants, sont ainsi classés : 1° l'eau ; 2° la fumure ; 3° les travaux culturaux ; 4° les semences. L'étude des améliorations suivra cet ordre.

1° L'EAU. — L'excès d'eau en saison des pluies et l'insuffisance en saison sèche, qui limitent les possibilités culturales, peuvent être grandement atténués par un système de drainage et d'irrigation, base de tout aménagement hydraulique. Grâce à la création d'un système parfait de digues au prix d'un extraordinaire cubage de terrassement, le delta a pu être mis à l'abri des désastreuses inondations. Selon un plan dressé depuis longtemps, 250.000 hectares de rizières ont déjà été aménagés ; les projets, dont certains sont en cours d'exécution mais retardés par les événements actuels, permettront d'entreprendre une deuxieme récolte de riz sur plus de 300.000 hectares et donneront plus de sécurité à la campagne de saison sèche (ou du 5e mois) sur 350.000 hectares et à celle de saison des pluies (ou du 10e mois) sur 180.000 hectares.

Il ne faut cependant pas croire que si l'on rend possible la pratique de deux campagnes rizicoles au lieu d'une seule, il en résultera automatiquement une production double. La plante ne peut tirer du sol plus de matières nutritives qu'il n'en contient, à moins qu'on ne lui en apporte à chaque campagne (engrais). Grâce à l'aménagement du delta, la plante pourra, séjournant en deux ou trois campagnes pendant un laps de temps plus long sur le sol, assimiler plus de matières, mais elle épuisera d'autant le sol. Or la plupart des terres du delta sont pauvres ou à faibles réserves. L'aménagement accroîtra donc la nécessité d'une fumure plus abondante. Cependant, certains projets d'irrigation sont particulièrement intéressants car ils ont pour but de fournir à la plante non simplement l'eau indispensable à sa croissance, mais de l'eau riche en matières fertilisantes. Il ne faut pas oublier, en effet, que le fleuve Rouge est un des plus riches au monde en limon et que, même en période d'étiage, ses eaux contiennent une dose appréciable d'éléments fertilisants. L'utilisation généralisée des eaux du fleuve Rouge et de ses défluents améliorera certainement la riziculture tonkinoise. L'électrification du delta permettra un dense réseau de pompage tandis qu'un drainage aussi parfait que possible par un système serré de canaux et même éventuellement un système de pompage évitera les submersions dues aux excès de pluie. Le vaste plan dressé par le grand service de l'hydraulique agricole des Travaux publics du Tonkin devra être complété par des travaux de détail où le Service du Génie rural trouvera son application en éduquant et organisant les collectivités utilisatrices.

Il est assez difficile d'évaluer l'accroissement de la production qui résultera des aménagements prévus proprement dits ; on peut les estimer cependant à environ 500.000 tonnes de paddy dont 400.000 tonnes pour la récolte supplémentaire sur 300.000 hectares et 100.000 tonnes provenant de l'accroissement des rendements (de 100 à 300 kilos-hectare) pour les 530.000 hectares améliorés. D'autres aménagements de détail et la possibilité de faire une troisième campagne sur de plus vastes superficies permettra sans doute de porter l'accroissement total à 600.000 tonnes.

2° LES FUMURES. — Pour éviter l'épuisement des sols par deux ou trois récoltes rendues possibles par l'aménagement du delta et pour accroître les rendements obtenus, il est nécessaire de leur apporter une fumure plus abondante et, en premier lieu, une fumure organique puisque toutes les expérimentations ont montré que le riz préférait à tous autres les engrais d'origine organique.

Quelle est à ce sujet la situation actuelle et les possibilités d'avenir, d'abord en ce qui concerne les fumures organiques d'origine animale ?

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

On compte environ dans le delta 500.000 têtes de bétail et 1 million de porcs. Si le fumier de porcherie est l'objet de soins particuliers (1.000.000 de tonnes environ), par contre le fumier d'étable (dénommé communément fumier de ferme) dont la valeur est la plus faible, n'est recueilli qu'en partie (1.500.000 tonnes environ). Faute de litière absorbante, les urines sont généralement perdues, soit une perte de 7.500 tonnes d'azote. 12.500 tonnes de potasse (représentant 30 millions de piastres en 1939). L'engrais flamand ou chinois donne un appoint très important. Malheureusement il n'est pas, lui non plus, entièrement recueilli. Les 8 millions d'habitants du delta devraient donner environ 400.000 tonnes d'engrais humain d'une valeur aussi grande que tout le fumier de ferme. Les urines aussi ne sont recueillies qu'en partie par des riziculteurs avisés. Or elles représentent 25.000 tonnes d'azote et 5.000 tonnes de potasse (90 millions de piastres en 1939).

Si l'on admet, au point de vue pouvoir fertilisant, grossièrement que l'engrais flamand a une valeur fertilisante quatre fois plus grande que celle du fumier de ferme et que le fumier de porcherie a une valeur double, le bilan actuel donne annuellement une fumure moyenne équivalente à 4 tonnes de fumier de ferme par hectare et par an. Il est évidemment impossible dans ces conditions d'obtenir les rendements que l'on cite en Italie, en Espagne, où l'on utilise de 20 à 30 tonnes d'un fumier plus riche et pour une seule campagne, non plus qu'au Japon où l'on emploie 10 tonnes de fumier de ferme ou 3 à 4 tonnes d'engrais humain (sans compter les engrais chimiques).

Les possibilités d'augmenter cette production sont malheureusement assez limitées. L'importance du troupeau bovin et bubalin qui subsiste péniblement sur les diguettes, le bord des routes et cimetières et terres incultes (100.000 hectares environ) ne peut être accrue. Mais s'il était possible d'inciter les riziculteurs à améliorer les fumières pour éviter les déperditions de matières fertilisantes et récupérer pendant la stabulation une partie des urines par l'emploi d'absorbants divers, l'accroissement du fumier produit permettrait d'obtenir environ 50.000 tonnes de paddy de plus.

L'élevage du porc, bridé actuellement par les épizooties et limité par l'insuffisance de produits alimentaires, pourra s'accroître grâce à la lutte contre les maladies et à l'augmentation de la quantité des sous-produits d'usinage du riz (son et drèches) provenant d'une plus grande production du delta aménagé. Un surplus de 500.000 porcs pourra donner 500.000 tonnes de fumier et accroître le rendement des rizières de près de 100.000 tonnes de paddy.

Enfin, la présence de 5 millions d'habitants en supplément donnera 250.000 tonnes d'engrais humain de plus. S'il était possible de récupérer les urines perdues — par la création notamment de champs d'épandage partant des égouts urbains — on pourrait en retirer un accroissement de production augmentant les 100.000 tonnes de paddy obtenus avec cet engrais.

***

L'insuffisance de matières organiques d'origine animale peut être compensée par la production de fumures organiques végétales utilisées comme engrais verts. La généralisation des deux campagnes rizicoles limitera les terrains disponibles pour la culture de légumineuses destinées à être enfouies dans le sol. Ces spéculations sont d'ailleurs difficiles à propager dans un pays où le paysan recherche des cultures donnant un produit immédiat. Par contre on peut espérer plus du développement de la culture de l'azolle, plante aquatique qui croît en hiver entre les plants de riz et qui apporte grâce à des soins et des fumures, lorsqu'elle se putréfie aux premières chaleurs du printemps, une abondante matière organique très profitable au riz. Son utilisation actuellement limitée à 50.000 hectares pourra se développer dès que l'on sera bien maître de l'eau sur 300.000 hectares, amenant un surcroît de production pouvant être évalué à 50.000 tonnes de paddy.

Les tourteaux, résidus de l'extraction de l'huile, constituent un engrais très apprécié des agriculteurs qui les réservent en général aux cultures maraîchères ou vivrières. Leur production estimée actuellement à 8.000 tonnes est en accroissement. On peut espérer un plus grand avenir à ces cultures d'oléagineux notamment grâce à la colonisation des bonnes terres de la haute région, la moyenne région à terres peu riches étant réservée à l'élevage et à la production de combustibles forestiers. Les produits de ces cultures industrielles (ricin, abrasin, arachide, sésame, etc...) traités dans le delta y laisseront comme résidus des tourteaux dont le tonnage pourrait atteindre peut-être 50.000 tonnes et dont l'utilisation en rizière amènerait un surcroît de production de près de 50.000 tonnes de paddy.

Etant donné l'insuffisance des fumures organiques on sera, tôt ou tard, obligé de faire appel aux engrais minéraux azotés, phosphatés et, en moindre quantité, potassiques. L'emploi de ces matières fertilisantes ne se généralisera que si l'écart entre leur prix sur place et les cours du paddy obtenu en accroissement laisse une marge bénéficiaire suffisante, compensant largement l'intérêt de l'avance d'argent pendant la durée de la campagne rizicole (4 à 6 mois). L'usine d'azote synthétique qui doit être créée en Annam (chute du Da Nhim) permettra la fabrication de sulfate ou de chlorure d'ammonium ou de cyanamide calcique qui pourra être vendu sur place à un prix indépendant des variations monétaires et des taux de fret. Les gisements locaux de phosphates peuvent être exploités d'une façon plus intensive et plus judicieuse, permettant une utilisation directe après fine mouture en terre acide (phosphates naturels) ou après transformation chimique en phosphate d'ammoniaque (apatite). Enfin, il serait possible de tirer des eaux mères des salines des engrais potassiques complétés par des importations d'Alsace ou du Setchouen.

Un débouché annuel d'environ 50.000 tonnes d'azote, 50.000 tonnes d'acide phosphorique et 10.000 tonnes de potasse pourra être envisagé lorsque les conditions économiques seront favorables et que les riziculteurs seront organisés, groupés et éduqués. Un accroissement de production de 500.000 tonnes de paddy pourrait être attendu de cette fumure minérale.

On arrive ainsi à un total de 850.000 tonnes de paddy pour le facteur engrais.

3° Les travaux et soins culturaux. — Le paysan tonkinois soigne de lui-même très bien sa

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Le buffle, fidèle compagnon de labeur du paysan tonkinois.



Photo NGUYEN-LAN-HOP

Labourage de la rizière avec le buffle.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Photo P. VERGER

Irrigation par noria à pédales.

Photo Y.C.



La mise en murettes des rizières.



Irrigation par mode traditionnel : la batterie d'écopes.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Repiquage.



Photo LE-DINH-CHU



La récolte
a été belle !

Photo VO AN-NINH

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

rizière : il la soignera encore mieux lorsque la maîtrise du facteur hydraulique l'assurera partout de récolter le fruit de ses efforts. L'emploi de charrues améliorées, la modification de certaines pratiques culturales locales, lorsque le milieu sera modifié hydrauliquement et chimiquement, permettra de tirer un meilleur parti du sol. Une densité de main-d'œuvre plus grande permettra de développer dans le delta aménagé certaines techniques actuellement localisées telles que la dessiccation poussée des terres de limon par la mise en murette en hiver, qui désintoxique le sol et augmente sa fertilité. Limitée actuellement à 30.000 hectares environ, il sera sans doute possible de la développer sur 200.000 hectares, augmentant les rendements d'environ 50.000 tonnes de paddy.

4° Les semences. — Les praticiens connaissent la valeur des différentes variétés qu'ils utilisent et en conservent soigneusement les semences. L'Office du Riz a déjà, grâce à un travail long et patient, sélectionné des variétés dont de très nombreux riziculteurs ont reconnu la plus grande productivité. Le programme d'action de cet organisme prévoit par la méthode pédigrée et l'hybridation la sélection de variétés très bonnes assimilatrices qui tireront le meilleur parti du sol dans les nouvelles conditions de techniques agricoles. Un accroissement de 250.000 tonnes de paddy peut être espéré de l'emploi généralisé de ces variétés sélectionnées.

***

Le plan ainsi dressé agissant sur les divers facteurs de rendements permettrait un accroissement de production de l'ordre de 1.750.000 ton- environ 100.000 tonnes équivalant à peu près à environ 100.000 tonnes équivalent à peu près à la production des cultures vivrières transformées en rizières. Il resterait un surplus de 1.650.000 tonnes dépassant de 10 %, marge de sécurité, les besoins en riz des 5 millions d'habitants supplémentaires dans 50 ans.

Tous les chiffres donnés ci-dessus doivent être considérés seulement comme des ordres de grandeur. Ils reposent sur de nombreuses observations, sur des moyennes de divers essais effectués dans différentes régions du Tonkin, mais dont les résultats ont accusé des chiffres assez variables, ce qui est compréhensible, étant donné la grande variété de conditions culturales. Tels quels, ils situent en gros l'importance relative des accroissements de production que l'on peut attendre des diverses améliorations de la technique agricole. Pour la mise en application de ce programme le Protectorat possede heureusement en des Services agricoles un important moyen d'action, pourvu d'un personnel convaincu, ardent au travail et déjà attelé à cette tâche. Cependant il n'est pas douteux que la réalisation de cette vaste entreprise nécessitera des moyens beaucoup plus importants, tant en personnel, qu'il faudra former et sélectionner, qu'en moyens de travail.

***

En dehors des conditions techniques, l'amélioration de la production requiert des *conditions économiques* favorables, comprenant d'une part une charge relativement faible de l'impôt et surtout de l'intérêt des dettes nécessitant la lutte contre l'usure par une politique de crédit à bon marché atteignant le petit exploitant ; d'autre part une certaine stabilité des prix qui sera obtenue par le développement des coopératives ou groupements pour la vente des récoltes et l'achat des produits indispensables à l'exploitation ; enfin l'existence d'un écart appréciable entre le coût des engrais et les prix du paddy. L'intensification de la culture sera de plus facilitée par un plus grand développement de toutes les voies de communication permettant le transport aisé des récoltes et des engrais aussi bien dans les terres éloignées de villages (réseau de chemins et canaux communaux et intercommunaux) que dans les districts excentriques (réseau routier, ferré ou fluvial).

Enfin certaines *conditions sociales* favorisent ou même sont indispensables à une généralisation de l'intensification des cultures. La culture directe par les petits propriétaires s'effectue actuellement sur environ les 3/5es du delta : 1/5e des superficies étant cultivé par des fermiers et métayers et 1/5e étant constitué par des terres communales dont les titulaires changent tous les ans ou tous les trois ans. Ces dernières terres sont moins bien soignées, moins fumées, la rotation des bénéficiaires de part n'incitant pas les titulaires provisoires à améliorer leurs rizières pour le profit de leur successeur. De plus l'exiguité excessive des parcelles en rend parfois l'amélioration difficile. On peut estimer en moyenne que de ce fait, le rendement unitaire de ces rizières est inférieur à celui des rizières privées d'environ 10 à 25 %. Cependant les avantages sociaux de cette institution sont tels qu'il n'est guère possible de modifier l'état de chose. Cependant l'octroi de part communale par famille et pour une durée plus longue y remédierait un peu. La responsabilité collective du village devrait être engagée pour l'amélioration de ces rizières.

Les terres cultivées pour le compte de grands propriétaires par des fermiers et métayers impécunieux sont aussi moins bien cultivées. Parmi les grands propriétaires, beaucoup n'ont pas conscience de leurs devoirs Ne résidant pas sur place, ils n'appartiennent aucunement à la classe des agriculteurs : ils n'exploitent pas leurs domaines, mais les hommes qui y vivent péniblement. L'usure, origine de leur fortune, est trop souvent leur principe d'exploitation grâce au squeeze du métayer qui ne peut et ne doit s'enrichir. Le Gouvernement annamite autrefois, soucieux de ce danger, ordonnait périodiquement la division des grands domaines. Il serait nécessaire de faire comprendre aux grands propriétaires leurs devoirs d'améliorer leurs terres dans l'intérêt général, et de servir de guide et d'exemple dans leur région. La lutte contre l'usure devrait réduire leurs bénéfices et les amener à une plus saine compréhension de leur rôle qui est d'investir leurs capitaux dans la rizière pour l'améliorer et en tirer, au bénéfice de la collectivité, une plus forte production et, à leur profit, un taux raisonnable et non d'obtenir de l'exploitation exagérée des métayers des loyers excessifs. Au cas où ils n'évolueraient pas moralement, un régime fiscal progressif devrait limiter leur action. La possibilité de placements fructueux dans les opérations foncières urbaines, commerciales ou industrielles détournera peut-être les usuriers de la rizière.

La petite propriété se présente comme une masse confuse où les améliorations pénètrent difficilement. Le morcellement excessif dû au régime successoral est aussi un grave obstacle au pro-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

grès. Le remembrement pourra en partie y pallier. De toutes façons il sera nécessaire d'organiser cette masse de petits propriétaires pour la guider dans la voie du progrès tout en la maintenant dans le cadre communal. L'action collective devra être concertée, notamment pour tous les travaux de génie rural, entretien des chemins et des canaux trop souvent négligés, pour la lutte contre les parasites, rats, insectes qui dévorent chaque année des milliers de tonnes de paddy.

Le plan présenté forme un tout. En effet la plupart des améliorations prévues sont dépendantes les unes des autres. Les aménagements hydrauliques ne donneront leur plein effet que si l'on améliore la fertilité ; on ne peut augmenter la fumure et mieux soigner la rizière que si l'on est maître de l'eau ; l'emploi des engrais chimiques requiert d'une façon absolue des conditions économiques et sociales favorables ; les variétés hautes productrices exigent des sols richement fumés et aménagés, etc...

Il ne faut pas croire cependant que le problème de l'alimentation étant à peu près résolu — en ce qui concerne le riz — les méfaits de la surpopulation seront supprimés. Il n'est pas question d'aborder dans cet article le problème du travail et de la répartition des ressources dans 50 ans. On peut cependant dire que toutes les améliorations prévues ne demanderont à l'agriculture guère plus de 100 millions de journées de travail supplémentaires par an tant pour l'exploitation des surfaces gagnées que pour l'augmentation de soins, fumures et transports, et que ce surplus de travail peut être parfaitement entrepris par l'effectif actuel de travailleurs agricoles, trop souvent inoccupés. La riziculture peut donc produire les matières alimentaires nécessaires à une population accrue, mais celle-ci devra chercher ses moyens d'existence non pas uniquement dans la riziculture mais dans le commerce, l'artisanat, l'industrie ou les situations libérales, dans une évolution générale du pays vers le progrès sous l'égide de la France.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LES FRANCISCAINS EN INDOCHINE

par un Franciscain d'Indochine

DEPUIS 1929 les Franciscains français travaillent à établir en Indochine une province religieuse franciscaine.

S. S. Pie XI, dans son Encyclique *Rerum Ecclesiæ* insiste sur la formation du clergé autochtone et exhorte les grands ordres religieux à introduire dans les pays de Mission la pratique de leur règle par la fondation de monastères ou de couvents ouverts aux indigènes. « Pourquoi, dit le Pape, ces nouveaux disciples du Christ que Dieu a touchés du souffle d'En-haut et en qui s'élèvent de plus hautes aspirations, pourquoi ne professeraient-ils pas les conseils évangéliques ? »

Les Enfants de Saint François, fidèles à l'esprit de leur Père, missionnaires depuis de longs siècles, se sont toujours empressés d'implanter la vie franciscaine dans les pays évangélisés. Qu'il suffise, pour n'en citer qu'un exemple, de jeter un regard sur l'œuvre des Franciscains de Chine, de cette Chine où les chrétiens ne sont pourtant qu'une poignée perdue dans la masse : en Chine, les Frères Mineurs franciscains, en 1934, avaient la charge de 22 missions, dont 13 vicariats apostoliques, 7 préfectures et 2 missions indépendantes, avec une population chrétienne de 400.800 pour 72.075.810 non chrétiens. En plus de ces Missions, la vie franciscaine était en plein développement avec ses noviciats, ses couvents réguliers et l'Ordre a déjà donné plusieurs évêques franciscains autochtones.

Dès le début de l'Ordre, peut-on dire, la famille franciscaine travailla à la réalisation de l'idéal religieux dans les pays de Mission.

Le Très Saint Père Lui-même rendait cet hommage à la famille franciscaine lorsque, en 1928, il donnait ce bref : « ... Jean de Mont Corvin, premier archevêque de Pékin en 1328... (voyez bien la date : 1328) ne négligea rien pour procurer le bienfait de la vie monastique aux indigènes désireux d'une vie plus parfaite, comme s'il avait déjà prévu les récentes mesures prises pour la formation du clergé indigène... »

Les Franciscains, autrefois, avaient été d'ardents apôtres dans l'évangélisation de l'Indochine. Le dernier missionnaire, tombé à l'honneur en Indochine, fut le P. Odoric, frère de captivité du Bienheureux Jacquard, des Missions Etrangères. Dans une lettre qu'il écrivait à un de ses Frères, en juin 1832, pour lui raconter ses misères, il concluait ainsi : « ... Mais tout ceci n'est rien en regard de ce qu'a souffert pour nous le Christ. Et puis la voie est étroite qui conduit à la vie et pour entrer dans le royaume des cieux il faut endurer beaucoup de tribulations ». Père Odoric fut un vrai frère mineur ; il vivait l'Evangile à la lettre et devait le vivre jusqu'à la fin. Sa dernière grosse souffrance fut d'attendre trop longtemps la gloire du martyr. Emprisonné, il s'attendait de jour en jour a confesser sa foi au Christ, mais ce jour tardait. Après de longues et pénibles randonnées à travers la brousse, malmené, mal nourri, il prit un violent accès de fièvre le 19 mai 1934 ; le 23, il perdait connaissance, puis, ce fut l'agonie et, vers midi, il expirait et rentrait à la Maison du Père. Il n'avait pas eu l'insigne honneur de verser son sang pour son idéal, mais martyr il l'était car, vraiment, il avait donné toute sa vie pour son Christ et son Evangile. Il fut enterré à Lao-bao.

L'Ordre Franciscain se devait de reprendre sa place en Indochine française et d'apporter au cœur de cette Eglise si solidement établie maintenant son message de paix et de joie dans l'Evangile. Le Révérendissime Père Général des Franciscains avait hâte — grande hâte — de voir ses Fils reprendre leur apostolat en cette contrée pleine d'espérance. L'occasion providentielle se présenta en fin de 1928, alors que le Saint Père Pie XI, le grand Pape des Missions, venait de nommer S. Exc. Mgr Colomban Dreyer, franciscain, Délégué apostolique en Indochine.

Le Très Révérend Père Maurice Bertin, missionnaire au Japon et ancien supérieur religieux au Maroc, se trouvait alors à Rome en train d'étudier la fondation de la province franciscaine du Japon. Les supérieurs de la province franciscaine de France, pour répondre aux désirs du Rév^me^ Père Général (désirs qui d'ailleurs étaient les leurs propres) demandèrent au R. P. Bertin s'il accepterait de laisser la fondation de la province japonaise à un autre religieux pour entreprendre l'œuvre voulue en Indochine. Evidemment, en bon religieux, le R. P. Bertin n'eût d'autre réponse que celle qui était l'expression du désir de ses supérieurs. La chose fut donc décidée et, pendant plusieurs mois, le P. Bertin s'employa, en France, à préparer cette fondation, faisant les démarches nécessaires, cherchant des sympathies, allant de porte en porte recueillir prières et aumônes, car il ne faut pas oublier que le Franciscain est pauvre par profession, qu'il doit tout attendre de la charité et que, pour une fondation en Indochine, il en fallait des aumônes !... Bref, le Révérend Père se dépensa sans compter et, le 9 octobre, accompagné d'un jeune Père, il s'embarquait pour l'Indochine.

A leur arrivée en Annam, les deux Pères reçurent l'hospitalité à la Délégation apostolique jusqu'en mars 1930 où la petite communauté vint s'installer à Vinh même. Là commencèrent les pourparlers pour l'achat d'un terrain. Ce fut long, très long. Il ne fallut pas moins d'un an pour résoudre cette question mais, pour qui sait attendre, tout arrive à point. En septembre 1930, la solution était trouvée. Le 21 mars 1931, les premiers jalons du futur couvent étaient posés et, le 8 décembre de la même année, en la fête de l'Immaculée Conception, patronne de l'Ordre Franciscain, le nouveau monastère était inauguré et solennellement béni par S. Exc. Mgr. C. Dreyer. L'Ordre franciscain avait, en Indochine sa maison mère.

Les quelques recrues arrivées de France étaient, malheureusement, trop peu nombreuses, et l'étude de la langue les obligeait à rester « en brousse » plus longtemps que les supérieurs ne le dési-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

raient ; ce ne fut qu'en septembre 1933 que les premières vocations religieuses nous arrivèrent et en juin 1935 seulement s'ouvrait canoniquement le noviciat.

En septembre 1933, le R. P. Léonard Ramon, aidé d'un Père, ouvrait, provisoirement, dans les locaux du noviciat, les premières classes du futur séminaire : 28 élèves pour commencer ! C'était déjà beaucoup ; nous étions à peine arrivés et déjà si connus !

Pendant que les Pères professeurs initiaient leur petit troupeau à la vie religieuse et donnaient les premières leçons de latin, le R. P. M. Bertin, toujours très actif, cherchait un endroit pour la construction de notre collège (petit séminaire). Et ce fut à Thanh-hoa qu'eut lieu cette deuxième fondation.

Notre nouvelle maison fut inaugurée à Thanh-hoa le 19 mars 1935 par le Très Révérend Père provincial de Paris venu faire la visite canonique et devenu depuis Délégué du Saint-Siège en Syrie. En septembre de la même année, le collège comptait 90 élèves. Quatre Pères français, assistés d'un certain nombre de professeurs annamites, assuraient les cours dans les diverses classes. Le nombre des professeurs français allait sans cesse croissant ; il atteignit le chiffre de 7 ; malheureusement, les circonstances ont modifié — trop, à notre gré — le corps professoral et il ne reste plus à l'heure actuelle que 4 professeurs français — tous prêtres —, aidés par un groupe de professeurs indigènes et par une douzaine de jeunes religieux annamites chargés du matériel de la maison.

Ce collège-séminaire, dirigé par le R. P. Léonard Ramon, est une œuvre d'importance primordiale pour la bonne marche de notre province religieuse. Elle demande de la part de tous, directeur et professeurs et supérieurs religieux, d'immenses sacrifices. Les résultats obtenus sont certainement un encouragement et une consolation pour nous. Nombreux sont les élèves qui furent reçus aux divers examens et nombreux aussi sont ceux qui s'avancent lentement dans la vie religieuse. En août 1938, plusieurs jeunes clercs sortis de notre collège prenaient l'habit franciscain. Aujourd'hui ils sont profès et continuent leurs études de théologie. En 1946 nous aurons probablement — du moins s'il plaît à Dieu — « 3 nouveaux prêtres franciscains ».

Parmi nos élèves du collège, quelques-uns ont été choisis pour aller faire leurs études secondaires en nos maisons de France et se former à la vie religieuse à la source même de la province ; malheureusement, 2 seulement ont pu tenir et ces deux seront en 1944-1945 élevés à la dignité sacerdotale. A leur retour ici, ce sera une aide précieuse pour nos chers professeurs de Thanh-hoa.

L'année 1940 devait voir s'ouvrir notre troisième monastère à Nha-trang : séminaire de Philosophie et de Théologie. Le couvent — comme les deux autres — construit par le R. P. Supérieur de notre petite province d'Indochine était prêt à temps, mais toute une série de circonstances firent que l'occupation eut seulement lieu en 1942. En 1941, un groupe de religieux avait déjà occupé la maison, mais celle-ci ayant été réquisitionnée, il nous fallut plier bagages et ramener tout le personnel au couvent de Vinh : dérangements énormes et frais considérables. Enfin, aujourd'hui, notre magnifique couvent de Nha-trang — admirablement bien placé dans un site unique — héberge la communauté de Philosophie et de Théologie avec un groupe de religieux convers profès. Le corps professoral comprend 4 Pères, dont le T. R. P. Bertin lui-même, qui d'architecte expérimenté est devenu, malgré toutes ses occupations de Supérieur provincial, professeur de Théologie. La Communauté comprend 20 religieux.

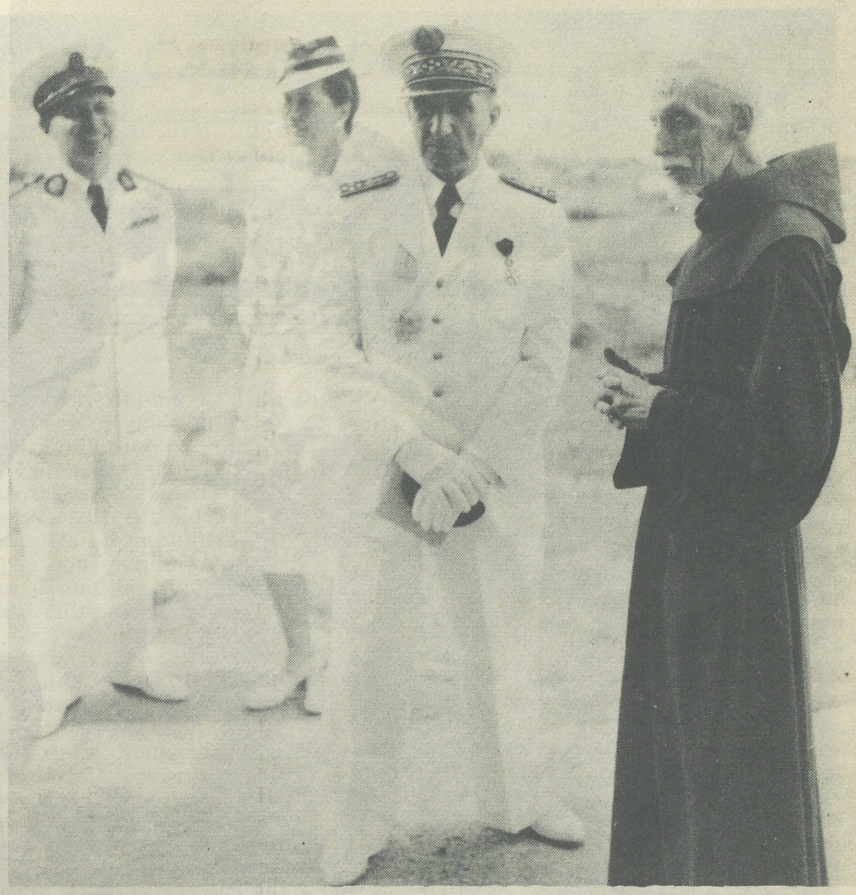
Voilà où en est aujourd'hui notre Famille franciscaine d'Indochine qui, coupée de la Province Mère, se voit dans l'obligation de trouver sur place tout ce qui est nécessaire à sa vie, et ce n'est pas toujours facile, mais... encore une fois « Dieu est Providence et nous comptons sur Lui » (1).

---

(1) *N. D. L. R.* — Trois communautés de Franciscaines Missionnaires de Marie font également partie de la Famille Franciscaine (voir notre numéro 146). Signalons également les religieuses Clarisses installées à Vinh (Annam).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Au couvent
des Franciscains
de Nhatrang,
l'Amiral DECOUX
s'entretient avec
le R. P. BERTIN,
lui-même
ancien officier
de Marine.



Photos HESBAY



La baie de Nhatrang
vue du couvent
des Franciscains.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Au cours des travaux de dégagement du Prah-Khan, M. GLAIZE, Conservateur d'Angkor, a découvert cette très intéressante statue de Bouddha. Elle est ornée d'une multitude de figurines du Bouddha sur le visage et sur le corps. Elle serait une statue-portrait, érigée sur l'ordre de Jayavarman VII, en l'honneur de son père.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

AU CAMBODGE

Avalanche, 280 tours...

par NGOH (1)

Il y a bien des façons de voyager, depuis la charrette à bœufs jusqu'à l'avion, mais le touriste n'utilise guère en Indochine que l'auto et le chemin de fer. Au Cambodge, l'auto est reine, car la voie ferrée ne traverse pas de zones plaisantes pour le voyageur, soit dit sans offenser ni les Kandaliens, ni les Kompongchhnangois. Ni Kep ni Angkor ne sont sur le réseau des *voitures à feu,* comme disent les Cambodgiens. Pour s'y rendre, il faut faire un pacte avec la route, ne pas craindre de traîner à 40 à l'heure — vitesse *de remplacement* — sur des chaussées qui rampent sous un soleil cru, et ne pas trouver à redire à la platitude des rizières qui les bordent. Ne comptez pas sur moi, d'ailleurs, pour dénigrer cette platitude. Seuls les voyageurs qui ne savent pas communier avec la vraie nature d'un paysage y voient de la laideur et s'y ennuient les yeux. De ces plaines, même engrisaillées par la sécheresse, naît un sentiment de vastitude où vous pouvez mettre tout ce que vous avez dans le cœur et dans l'esprit. C'était l'avis d'un homme dont la technicité n'avait dévoré ni la culture, ni la sensibilité : Henri Maux, qui tirait de la poésie même de la droiture abusive des canaux cochinchinois, et qui murmurait des vers de Racine en roulant sur les plates étendues d'entre Soai-riêng et le Mékong.

Aller à Angkor par la route, soit. La première fois, quand on est pressé, quand on ne peut faire autrement. Mais ferez-vous trois fois, dix fois, vingt fois le même voyage en auto, quand la voie d'eau est libre, large, complaisante, et vous offre le souvenir du pèlerinage de Loti comme le meilleur des encouragements ?

Un matin, à 6 h. 30, une canonnière fine comme un dard, l'*Avalanche* bien nommée, se détache d'un embarcadère, à Phnom-penh. Elle prend le large du fleuve, fait une trouée bruissante dans le jour blanchâtre à peine installé sur les eaux, et s'élance en avant de son sillage. Vitesse : 280 tours. Objectif : la rivière de Siemréap. Itinéraire : le fleuve, le lac. Mission : transporter l'Amiral et Mme Jean Decoux, le Résident Supérieur et Mme Gautier. L'amiral Bérenger est resté à terre. Le commandant Blanchart donne des ordres...

***

Rien n'est fastidieux, dans un récit de voyage, comme le ton descriptif. On ne décrit pas les paysages qu'on voit dans le mouvement d'une marche rapide, ce sont eux qui s'inscrivent en vous et vous n'avez, si le miroir de votre conscience est net, qu'à les refléter. Demandons à René Cresson la permission d'appeler *poses* et non *instantanés* les descriptions qui font tableaux et attendent un cadre. Tenez pour acquis qu'une page descriptive qui peut se traduire par un croquis ou une peinture n'est pas purement littéraire, du moins n'est pas une transposition achevée du monde plastique, car ce qui est personnel à un écrivain ne peut être illustré d'aucune manière, si ce n'est par lui-même. Comme fit Hugo...

Chez un voyageur qui n'étudie pas, qui ne fait pas de sa curiosité un instrument de torture pour les choses qu'il regarde, tout doit être abandon aux impressions données par le hasard, qui les donne comme le vent donne les nuages au ciel. On charme les hasards, dans un voyage, comme on mérite l'amitié des dieux, sans savoir pourquoi ni comment. Mais, de grâce, quand ce charme a opéré, n'essayez pas de le photographier.

Etre à la proue d'un bateau — un peu par pose, un peu par amitié pour le vent — et recevoir les embruns qui vous masquent de fraîcheur ; constater qu'on avance entre deux rives qui vainement, comme deux lèvres, cherchent à se refermer sur vous, et fermer les yeux de temps en temps, pour mettre des repos entre les visions qui s'engouffrent...

Une silhouette morne : est-ce l'église du Carmel ? L'important est que ce mot ait été prononcé ; il crée tout seul le paysage, le façonne de telle manière que c'est définitivement un site carmélien qui entre en vous, s'installe dans votre mémoire avec son cortège de désolations. L'auront-elles su, ces femmes en qui la nuit et le jour pétrissent la même austérité, les aura-t-on dérangées de leurs prières et aura-t-on brisé le silence autour d'elles pour leur dire qu'un navire de guerre, battant pavillon amiral, a frôlé leur retraite ? On n'a pas le temps d'y penser que le regard trébuche sur des hangars, n'a aucune peine à leur refuser toute attention et bientôt se repose sur la douce monotonie des terres de berge.

Le Cambodgien ne sait pas vivre sans arbres. Ils sont là, tous les arbres amis des terres grasses. On ne cherche pas à savoir leurs noms, et si quelqu'un les donne quand même, tant mieux, c'est comme un salut qu'on leur adresse, un vocatif familier qui les personnalise, en fait pour le passant des lieux-dits du monde végétal. Quel dommage — renversons ici, ils sont faits pour ça, les principes si péremptoirement formulés plus haut —, quel dommage qu'il faille exprimer avec des mots que le kapokier est un arbre fin et décoratif, quand seul un pinceau aussi japonais que possible en pourrait décrire la dentelle, qui fait une collerette au ciel. Mais, revanche des mots, nous n'aimerions pas qu'un crayon médiocre offense la royale dignité de ces borassus, réunis en troupeaux qui sont plutôt des troupes armées de pied en cap pour veiller sur la virgilienne tranquillité des campagnes.

---

(1) Notre collaborateur nous informe qu'en vertu du *Kram* récent sur la romanisation du cambodgien il se voit obligé d'ajouter un h à son nom.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Où qu'on soit, dans une maison, sur les routes, à bord d'un bateau, dans la paix ou dans la guerre, l'heure attendue le moins patiemment par l'homme est midi. Midi partage le jour comme le premier janvier partage les années. La lumière est à son comble. Autant que la faim, l'instinct social réunit familles et amis autour d'une table. Tant pis pour l'homme qui est seul avec sa faim, il en a honte, et midi ne lui apporte pas la ration de joie plénière qu'il escomptait.

Pour midi, le commandant Blanchard, qui veille à ce que sa vitesse soit régulière, a promis Snok-Trou à ses passagers. Snok-Trou, ou Chnok-Trou, c'est-à-dire le *bouchon de la nasse*, le bouchon de ces lacs où chaque année des millions de poissons sont pêchés à grands coups de filets et de barrages. Une passe étroite entre deux arbres noyés dont les cimes émergent, la canonnière s'y glisse comme une anguille : la voici dans la première partie du lac, qu'on appelle le petit lac. Un village lacustre. Sur un radeau de bambou, cette masure modeste est le logis du chef de poste ? Comme Noé dans son arche, il règne sur une étendue d'eau terreuse. Recul dans le temps, semble-t-il, car quelqu'un a parlé de préhistoire à propos des gisements de pierre polie de Samrong-Sen, qui sont quelque part, non loin de là, où dans des profondeurs de sable et de vase ont été retrouvés des haches, des colliers, toute une joaillerie lithique évoquant l'éternité du sentiment qui pousse l'homme à ciseler la matière pour l'ornement de la femme. Dans la nudité de ces paysages où l'eau et le ciel se baisent à plein espace, évoquez ces élégantes de la préhistoire, au corps chargé de lourds joyaux de pierre... Le goût des femmes a changé, certes, et sans doute aussi leur musculature, mais depuis des milliers d'années ces habitations sur pilotis sont restées les mêmes, on en jurerait, et les mêmes gestes, les mêmes désirs, les mêmes habitudes inclinent vers l'eau poissonneuse des corps qui ont besoin des mêmes nourritures pour se rassasier.

On ne se nourrit pas de vent, d'embruns ni de pittoresque. Le commandant le sait. La canonnière n'est pas large, mais deux tables y tiennent à l'aise et autour de l'Amiral et de Mme Decoux une quinzaine de convives prennent place avec un solide appétit, qui ne sera pas déçu. Un maître d'hôtel français assure un service impeccable, un cochon de lait *pompeusement paré* recueille tous les suffrages, se laisse tendrement découper et se montre digne de l'escorte de vins fins qu'un savoureux protocole lui impose. Les cambuses de canonnières contiennent des trésors insoupçonnés...

⁂

Le Grand Lac, ce Tonlé-Sap qui a quelque quatre-vingts kilomètres de long et une trentaine de large, est-il connu ? On en parle beaucoup dans les manuels de géographie et dans les monographies économiques. On y lit entre autres choses qu'il sert de déversoir au Mékong et qu'il produit du poisson frais ou séché dont l'exportation... Voyez le Service des statistiques, la Direction économique et l'Institut océanographique. Mais quelle agence touristique a jamais pensé à le montrer à ses clients, ce Grand Lac, autrement que du sommet du Phnom Krom ? Attend-on qu'il y ait un palace à Krakor ou à Kompong-Khléang ? Quand ses eaux sont hautes, il a pourtant une curiosité à offrir : la forêt inondée ; tout à l'heure, à l'arrivée, l'*Avalanche* jettera l'ancre dans une clairière et, si le cœur vous en dit, vous pourrez, sans avoir à voler ni à grimper, *descendre* au sommet d'un arbre et y cueillir des grappes de fourmis rouges. Quand ses eaux sont basses, une autre curiosité : la pêche, si abondante que le poisson se ramasse à la pelle, dans des parcs à ciel ouvert où ils sont venus d'eux-mêmes se constituer prisonniers. Vous leur donnerez une pensée attendrie, à ces pauvres habitants du lac *aux eaux fades*, quand vous irez chez le Chinois pour acheter un éventail de poisson sec, de ce *treï prah* que l'on mange grillé avec du riz froid (1) parfumé à la fleur de jasmin et une mangue, ou bien en brandade de similimorue où ne manquera, pour les connaisseurs, que l'huile d'olive.

Quand passe l'*Avalanche*, les eaux sont déjà très hautes et le poisson dispersé dans la forêt. La surface du lac est lourde et lourd le ciel, comme si Vlaminck s'en était mêlé. Une gifle de vent réveille ceux qui s'étaient engourdis dans leurs fauteuils. Ciel et lac se confondent, dans une colère soudaine, complices ou rivaux ? La houle s'accentue et la mince canonnière commence à se déhancher. Tempête ? Presque. On ne voit plus les rives, l'illusion marine est complète. Ceux qui *ne craignent pas la mer*, et ceux qui la craignent, se regardent sournoisement... L'Amiral est sur la passerelle.

⁂

Malgré le vent, malgré la pluie, les 280 tours de la courageuse *Avalanche* ont fait leur devoir. A son appel de sirènes, la vigie du Phnom-Krom a répondu. La petite rivière de Siemréap est là, le débarcadère, et bientôt le massif des ruines solennelles.

« Et maintenant, chroniqueur, nous t'attendons à la pièce majeure de ta *copie*. As-tu fait provision de renseignements sur l'archéologie du Cambodge ? Sais-tu ce que c'est qu'une époque, bonne ou mauvaise ? Cœdès, Parmentier, Marchal, Groslier et Goloubev et toute la collection du *B. E. F. E. O.* ont-ils dressé devant toi le mur d'érudition que tu habilleras, timidement, d'une mousse d'impressionnisme ? As-tu relu, pour te donner confiance, Loti, Dorgelès, Claudel, Pierre Benoit et André Malraux ?

» Nous attendons le morceau de bravoure que tu as, sans aucun doute, poli et repoli sur ton écritoire : évocations historico-lyriques, gloses folkloriques, condensé de pittoresque, style, peinture, tout l'apparat du grand reportage exotique... »

C'est ainsi que s'interpelle le journaliste chargé de mission, de la mission de redire après tant d'autres, savants ou artistes, la gloire d'Angkor, la beauté d'Angkor, l'antiquité d'Angkor.

Il faut pourtant qu'il y ait un voyageur honnête, de temps en temps, un voyageur sans préjugés et sans vanité qui avoue que l'archéologie est une science dont il ignore les méthodes et le vocabulaire, une mystique — peut-être — dont il n'a pas le goût de pénétrer les arcanes. La mystique d'Angkor... Elle existe, dit-on, chez les Cambodgiens, pour qui le souvenir de ces ruines est la

(1) Pour rafraîchir le riz on ne le met pas dans un frigidaire : on l'expose pendant toute la nuit, dehors, à la rosée. C'est ce que les Cambodgiens appellent le *Bay damram*.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

toile de fond d'un monde *en arrière,* sur lequel ils sont peut-être les seuls à n'avoir rien écrit. Mais il y a aussi la mystique du touriste collectionneur de grands sites, à l'admiration toujours prête, qui entasse dans son carnet de route les Pyramides, Jérusalem, Palmyre, avec l'avidité de qui ne veut pas mourir sans avoir tout vu. C'est la mystique, au surplus, de l'écrivain qui croit à l'exotisme et au tableau d'histoire, à cause de Salammbô, et construit un monde artificiel suivant la technique du cinéma *d'art.*

Comme il est souple et léger, pourtant, le pas du promeneur allégé de toute préoccupation documentaire. Certes, elle est belle cette forêt dont les architectures naturelles concourent avec les œuvres de l'homme, et comme elle est émouvante, cette familiarité des arbres avec les monuments, comme ils les embrassent et les... digèrent ! Le mot est de Paul Claudel, il exprime mieux qu'aucun autre la revanche puissante de la nature sur les villes qui se croient immortelles.

Arbres en liberté. Le fromager s'amuse, de ses doigts de géant, à détruire l'indestructible. Il refait ce qu'on fit sans le consulter, et ce qu'il fait par caprice pur commande parfois l'admiration. Les temples visités par ses tentacules ont l'air de jouets *meccano* pour enfants de titans.

Angkor-la-forêt ? Dites plutôt : les jardins d'Angkor. L'erreur est de croire, comme font certains peintres, qu'Angkor est une collection de paysages *pittoresques.* Ils y usent leurs pinceaux à chercher l'impossible chef-d œuvre. Ne savent-ils pas que la peinture des ruines n'a donné qu'un grand peintre, Poussin ? A Angkor, la descendance d'Hubert Robert s'épuise à poursuivre un ton local toujours en fuite, à faire circuler la lumière dans ces massifs opaques, qui font de grands trous noirs dans le ciel clair.

Le voyageur qui n'a ouvert aucun guide, aucun ouvrage de science, cherchera les variations de son plaisir dans les thèmes naturels que l'heure, le site, les saisons et les êtres vivants lui offriront au hasard des rencontres. Il ira, par goût d'une certaine qualité de silence, s'asseoir à l'aube derrière Angkor-Vat. Il regardera les Apsaras aux tendres reliefs, non comme des figures de mythologie dont il faut chercher *l'explication* dans les grimoires, mais comme des images sculptées pour le plaisir, dont il retrouvera aisément les modèles vivants dans les lavandières, les porteuses d'eau ou les marchandes de soupes qui s'affairent autour de lui. Il ne les empêchera pas de vivre d'une vie personnelle, ces divinités désaffectées, et distinguera parmi elles la curieuse, la gourmande, la coquette, l'intellectuelle, la sensuelle, la pure et l'impure, sous leurs masques faussement impassibles de bonnes filles mal déshumanisées.

Mais ce voyageur qui n'aime pas qu'on gêne son caprice, il saura voir ici cependant l'immense effort de la science française pour rompre, non pas le mystère, mais les inconnues de cette ville morte. L'Amiral Decoux, d'un pas allègre que certains ne suivent pas sans peine, circule en constructeur parmi ces chantiers qu'on dirait ravagés, parfois, comme par une tempete sous-marine. Les ruines sont revenues aux mains des architectes. Les plans perdus se retrouvent. Ces cadavres de pierres sont embaumés savamment pour leur nouvelle existence de musée.

... Et c'est à dessein que notre chroniqueur ne mêlera pas à des notes sur Angkor des notes sur ce qu'amoureusement il nomme *la petite rivière* de Siemréap, qui toute pure encore de commentaires livresques, coule dans la vie, crée un monde à elle, tout à elle, indifférent au romantisme des choses mortes.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La semaine dans le monde

DU 27 SEPTEMBRE AU 4 OCTOBRE 1943

Pacifique.

On signale une grande activité de l'aviation nippone sur les positions américaines de la Nouvelle-Guinée. Les bases américaines de Finschaffen et de la pointe d'Arnjt ont été attaquées quatre fois du 25 septembre au 27 septembre par des unités aériennes de la Marine nippone. Par ailleurs, des avions de l'Armée et de la Marine japonaises ont effectué avec succès le 27 septembre un raid sur Drysdale (Australie), base aérienne ennemie nouvellement créée, à environ 500 kilomètres dans le sud-ouest de Port-Darwin.

Les opérations dans les Salomon se poursuivent. Les unités de la garnison de l'Armée et de la Marine nippones à Kolombangara luttent actuellement contre de puissantes forces américaines qui ont pris pied sur les îles d'Arundel et de Wodford. Ces unités américaines sont appuyées par un groupe d'une centaine d'avions.

L'aviation et les batteries anti-aériennes nippones ont repoussé des raids aériens américains sur : Wewak et Buta, le 27 septembre ; l'île de Kei, dans la mer d'Arafura, les 26 et 27 septembre ; les positions nippones se trouvant à l'extrémité est de l'île de Bougainville, le 26 et le 30 septembre ; l'île de Sabang, au large des côtes du nord-ouest de Sumatra, le 29 septembre ; l'île de Nauru (groupe des Gilbert), le 30 septembre.

Le G. Q. G. nippon a annoncé qu'un total de 642 avions américains ont été abattus ou endommagés et 123 navires de commerce et de guerre ont été coulés ou endommagés pendant les mois d'août et septembre, dans la zone des Salomon.

Chine.

Des opérations de nettoyage ont été effectuées par des unités de l'Armée nippone dans la région de Wuhan contre des éléments de la IVe Armée de Chungking et, de concert avec des troupes du Gouvernement national chinois, dans la province du Shantung.

Les forces nippones ont effectué avec succès des raids sur les établissements militaires de Chungking à Changsha et Kienow, le 24 septembre, et sur les aérodromes de Kian, Kanchow, Suichwan.

Le 1er octobre, des unités aériennes japonaises ont attaqué la base de l'aviation américaine à Sinfeng (à 50 kilomètres au sud de Kanhsien, dans le Sud du Kiangsi) et Lungnan (à 80 kilomètres au sud-ouest de Sinfeng).

Russie.

La progression des armées soviétiques vers la rive gauche du Dniepr et (dans le sud) vers la voie ferrée de Crimée entre Dniepropetrovsk et la mer d'Azov s'est poursuivie durant toute la semaine mais à un rythme sensiblement ralenti, il se pourrait que la stabilisation du front ait lieu pour un certain temps le long de la rivière Dniepr. Dans le secteur nord, entre Vitebsk et Gomel, de violents combats ont eu lieu au cours desquels les armées russes ont réussi à passer le cours de la rivière Sosh. Vitebsk, Orsha, Mogilev et Gomel sont directement menacés ; Kremenchug, sur le Dniepr, à 85 kilomètres dans le sud-ouest de Poltava, est tombée aux mains des Russes, le 30 septembre. Plus au sud, les éléments soviétiques se trouveraient aux abords immédiats des Dniepropetrovsk, Zaporojie et Melitopol.

En fin de semaine, la tête de pont du Kouban a été pratiquement évacuée par les forces allemandes.

Italie.

Après avoir maîtrisé la résistance des troupes allemandes devant Salerne, vers le 28 septembre, et à la suite de débarquements à Castellammare et Terre-Annunziata, le 29, la Ve Armée a occupé la péninsule de Sorrente et le secteur de Pompéi. Naples, évacué par les forces allemandes après destruction des ouvrages du port et d'intérêt militaire, fut occupé par les Américains le 1er octobre. Plus à l'est des colonnes de la Ve Armée, poursuivant deux offensives vers le nord, occupèrent successivement Avelino, le 1er, et Benevento, le 3 octobre. Au centre de la péninsule, Melfi fut occupée le 28 par une colonne anglo-américaine partie de Potenzo. Sur la côte est, la VIIIe Armée britannique, suivant la grande voie de communication côtière, s'est emparée de Cerignola le 27 septembre et de Foggia le 28. En fin de semaine, tout le promontoire des monts Gargano était aux mains des forces de la VIIIe Armée. On prête aux Allemands l'intention d'établir une ligne de résistance le long de la rivière Volturno.

Corse.

Les forces allemandes se sont retranchées autour de Bastia qu'elles tiennent toujours. Dans le courant de la semaine, des combats ont eu lieu dans les secteurs des cols de Teghime, de San Leonardo, de San Stéfano, le long des routes de Saint-Florent à Bastia et à Barchetta et de Ponta-Leccia à Casamorra. Les cols ci-dessus cités sont aux mains des Alliés qui, en outre, se sont emparés de Barchetta et de Vinale, dans la vallée du Golo. La ligne des crêtes qui dominent Bastia et Bigulia est entièrement occupée par les troupes de Giraud. Des éléments avancés sont parvenus à quelques kilomètres de Borgo. Des troupes américaines avancent vers le cap Corse et ont atteint la côte près de Luri.

EN FRANCE

27 septembre. — Au cours de deux grandes réunions du « Mouvement prisonnier », qui ont eu lieu le 24 septembre à La Roche-sur-Yon, et le 25, à Niort, le Commissaire général, M. André Masson, a défini les buts et les doctrines du « Mouvement prisonnier » et a insisté spécialement sur la nécessité pour les rapatriés de se regrouper plus que jamais en ces heures difficiles où se joue le destin du pays.

— 100.000 personnes, soit près de la moitié de la population totale de Nantes, ont quitté cette ville, après les deux bombardements aériens anglo-américains, dont le premier, du 20 septembre, a fait 819 victimes.

29 septembre. — Le second train d'assistance du service interministériel de protection contre les événements de guerre (S. I. P. E. G.), mis en service au début de septembre, sera stationné à Paris et desservira la zone nord, alors que le premier, stationné à Lyon, sera réservé pour la zone sud.

Pour compléter ce système, un service d'autorails est prévu et la première micheline du « S. I. P. E. G. », destinée à apporter des secours aux villes moins gravement atteintes par les bombardements, entrera en service au début d'octobre. Des moyens de transport légers, camions, et camionnettes, seront équipés dans un proche avenir et permettront d'apporter aux sinistrés toute l'aide humainement possible.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

1er octobre. — La station de « télévision de Paris » a donné vendredi une séance inaugurale en présence de M. Hautecœur, directeur général des Beaux-Arts.

Prochainement, sera créé un journal filmé hebdomadaire. En attendant, le poste assurera une émission de music-hall, de cinéma et d'actualités.

Après une séance d'enregistrement, les personnalités invitées ont été conduites dans un autre studio, où, devant des écrans récepteurs, elles ont pu voir un spectacle comme il sera permis d'y assister, dans un prochain jour, chez soi.

— Reçu le 29 septembre à l'hôtel de ville de Paris par tous les édiles de la Seine, le chef du Gouvernement leur a exposé, sur le ton de la conversation familière, les points qui lui tiennent le plus à cœur. Il a déclaré notamment :

« Si les Français voulaient comprendre, il y aurait peut-être moins de mal. Il y a trois ans que la guerre est finie, mais nous ne savons encore quelle en sera l'exacte solution. Je travaille avec un but, un seul but : essayer de nous sauver et, si vous voulez que je donne toute ma pensée : je travaille avec optimisme. J'ai une confiance entière, presque aveugle dans l'avenir de la France. Notre pays a connu dans le passé des coups extrêmement durs. Celui que nous vivons est en ce moment redoutable. Je me demande parfois si les Français qui vivent ce moment le réalisent pleinement. Je n'en suis pas sûr, mais j'ai la certitude que si les Français le veulent, ils peuvent se sauver. En tout cas, ils peuvent faciliter grandement la tâche du gouvernement pour le maintien de l'ordre. »

2 octobre. — Un centre national du commerce extérieur est constitué par une loi que va publier le *Journal Officiel*. Cet organisme, dont la création répond aux vœux maintes fois exprimés par les milieux d'affaires s'occupant de commerce extérieur, constituera entre les professionnels et l'administration un lien indispensable à la reprise et au développement de nos échanges avec les pays étrangers.

Bientôt un numéro spécial sur l'URBANISME.

REVUE DE LA PRESSE INDOCHINOISE

Raimu à la Comédie Française.

Raimu, l'inimitable Raimu, insufflera certes une vie nouvelle aux rôles classiques, morts étouffés sous le poids de la tradition. Molière, après tout, n'est pas tellement antédiluvien pour peu que l'acteur chargé d'interpréter ses personnages soit, lui, bien vivant, contemporain en diable, et décidé à aller de l'avant sans se soucier de Louis XIV ni du décret de Moscou.

Tel est le cas de Raimu, acteur admirable, mais qui n'a jamais passé pour avoir un caractère commode. On le voit fort bien en bourgeois gentilhomme : jabot fleuri, manchettes en dentelles, rubans bouffants aux jarrets, le regard grave, apprenant d'un savantissime cuistre qu'il faisait de la prose sans le savoir au temps où il aunait du drap pour obliger ses amis.

Molière, je l'ai soutenu dans un précédent article, est presque notre contemporain par son sens du direct, sa compréhension profonde, géniale des travers humains, son ironie féroce entrelardée d'un humour qui, pour sentir le Grand siècle, n'en est pas moins à notre portée, surtout dans les bouffonneries de haut-vol dont le Bourgeois gentilhomme *est incontestablement le chef-d'œuvre. Les parties vieillissantes du grand comique à la mâle gaîté, on les trouvera peut-être dans le* Misanthrope *ou les* Femmes savantes, *trop* XVIIe *siècle pour le goût des esprits superficiels qui en sont rebutés.*

A PROPOS DE LA BANANE

Exagération ? non, erreur... !

Un article qui nous tombe sous les yeux, parlant de la banane et de ses qualités nutritives, dit avec raison que la banane est un excellent aliment. Il était écrit en France en 1914, époque où la banane était encore relativement peu connue et considérée comme fruit de luxe, car il en arrivait seulement de petites quantités, et à prix assez élevé.

Mais cet article indique que, d'après Humboldt, une livre de banane serait aussi nourrissante que quarante-quatre livres de pommes de terre. « Il y a là, ajoute-t-il, de l'exagération, mais les qualités nutritives de ce fruit n'en sont pas moins reconnues de longue date. »

Evidemment, ce serait une exagération et même une extravagance que de prétendre qu'une livre de banane est aussi nourrissante que quarante-quatre livres de pommes de terre ; Humboldt, savant des plus sérieux, esprit juste, précis et attaché aux réalités, de culture extrêmement étendue et on peut dire universelle, était certainement incapable d'une affirmation aussi absurde.

Mais l'article en question ne se fondait évidemment pas sur les manuscrits mêmes de Humboldt ; il ne faisait que reproduire des chiffres donnés par des livres, peut-être même après plusieurs copies successives des papiers originaux. Il est probable que c'est l'une de ces copies qui avait commis l'erreur reprochée à celui-ci, lequel avait peut-être écrit qu'une livre de banane vaut 1,4 livres de pommes de terre, ce qui paraît assez raisonnable. C'est ce chiffre 1,4 qui, mal copié ou lu hâtivement, a été transformé en 44, le 1 et la virgule liés ensemble pour faire un 4. Et l'erreur n'ayant pas été corrigée s'est reproduite ensuite et fait traiter Humboldt de fantaisiste, de farceur, de fumiste.

Tout cela n'est bien entendu qu'une hypothèse, mais nous voyons tellement d'erreurs du même genre que nous pouvons parfaitement concevoir que ce qui était vrai de la part d'un auteur sérieux soit devenu une exagération ridicule, dont il n'est pas responsable.

(LE COURRIER D'HAIPHONG du 1er-10-1943.)

L'actualité du sage Nestor.

Nestor, roi de Pylos, prit part au siège de Troie. On dit toujours « le sage Nestor » comme on dit « le bouillant Achille », « le prudent Ulysse » ou « la belle Hélène ». Le fait est que le vieillard tenait dans les conseils présidés par « le puissant Agamemnon » des propos extrêmement raisonnables...

Assez ! me direz-vous. Nous n'achetons pas le journal pour nous entendre raconter la guerre de Troie. Parlez-nous donc un peu d'actualité.

Patientez un peu. Rien n'est plus actuel que les discours de Nestor.

Jugez-en par ces passages que je viens de glaner dans l'Illiade :

« Quelle joie goûteront dans leur cœur tous vos ennemis s'ils apprennent vos funestes querelles, vous, les plus illustres des Grecs au conseil et dans les combats...

« Ne discutons plus en vain. Nous avons trouvé le meilleur et le plus habile des chefs. Aussi, sans per-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dre ici des instants précieux, confions-lui le commandement suprême, et sans le troubler par nos cris, laissons-le mener à bonne fin notre entreprise... »

Il déconseille les entreprises hasardeuses :

« Ne vous confiez pas trop dans votre valeur et votre habileté personnelle. Qu'aucun de vous ne se hâte d'entreprendre seul une action téméraire ; il serait le plus faible et compromettrait le sort de tous... »

Le sage Nestor, comme vous le voyez, prône la discipline, la confiance à l'égard du meilleur chef, et la modération. Mais les Grecs restaient le plus souvent en désaccord.

Les conseils du sage Nestor ont-ils été suivis ? Pas toujours hélas ! Tout en lui prodiguant des paroles respectueuses, bien des Grecs se disaient : « Il vient nous imposer la dictature d'Agamemnon ». Et quand il conseillait de temporiser, « de peur que nous ne soyons accablés de tout le poids de la guerre qui retomberait sur nous », combien, au fond d'eux-mêmes, lui faisaient le reproche informulé de pactiser avec l'ennemi.

Aussi a-t-il fallu aux Grecs dix ans, avec la protection des dieux, pour prendre Troie, récupérer « la belle Hélène » et venger Ménélas.

(C. A., l'ACTION.)

Les vieilles erreurs.

Entendez-vous encore dire que la France est un pays vieux ?

Personnellement, j'ai éprouvé le soulagement de ne plus recevoir cette confidence depuis un certain temps.

Elle me parvenait encore l'année dernière, agrémentée de mines étranges. Je voyais des visages obscurcis, ayant le regard du malade qui se croit incurable. Je voyais des yeux brillants d'une sombre indignation. J'avoue que je considérais ces manifestations avec tendresse. Je les trouvais outrées. Mais elles marquaient de la souffrance, donc de l'amour. Je pensais que ces propos exprimaient, sous une forme désespérée, un vœu : celui de voir une France en pleine fraîcheur et en parfaite santé.

Aujourd'hui, je constate avec émotion la rareté des manifestations désolées qui m'attendrissaient. J'attribue cette interférence à la naissance d'un espoir, que le vœu de renaissance, jadis formulé avec la nuance dubitative, se réalisera. Les esprits reprennent leur équilibre.

Certes, il faut ne pas avoir vu le printemps de France pour penser que notre Patrie ne sait pas être jeune. Nous savons, avec une conviction formelle, qu'elle rajeunit superbement au moins une fois l'an.

Quant aux Français, qui naissent, voyez combien ils sont mignons, constatez qu'ils ne viennent pas au monde avec la barbe et des rides, et si vous les regardez de près, vous verrez le charme de leur sourire, qui est la marque française.

*
* *

Alors, que trouve-t-on de vieux dans notre douce France. Les lois ?

Nous sommes la nation qui en change le plus souvent et vraisemblablement trop vite.

*
* *

Je ne vois donc de vieux que les vieilles erreurs, conservées « par opinion », ou par préjugé.

Nous savons, non sans amertume, quel prix elles se payent. Ce sont elles qui sentent le rance, ces erreurs d'avant cette guerre, d'avant la guerre 1914-1918, d'avant la guerre 1870-1871.

J'en arrive à conclure que nous aurions notre âge si nous enlevions les vieilles barbes, dont nous nous grimons par imitation, pour ressembler à des types périmés.

La jeunesse est esprit.

La France est jeune, quand elle a l'esprit jeune et quand ainsi elle imagine justement le futur.

(X. A., l'ACTION du 28 septembre 1943.)

LA VIE INDOCHINOISE

Du 27 septembre au 4 octobre 1943.

L'Amiral Decoux poursuit ses tournées dans les provinces cochinchinoises.

L'Amiral Decoux, accompagné de M. le Gouverneur Hoeffel, a poursuivi, le 27 septembre, par Mytho, Bentre et Tra-vinh, ses tournées dans les provinces cochinchinoises.

Inspections du général Mordant.

Le général Mordant, Commandant supérieur des Troupes du groupe de l'Indochine, a visité le 27 septembre la garnison de Tong et, le 29, celles de Viétri et de Vinh-yên.

Une conférence du professeur Guillien sur le Fédéralisme indochinois.

Le professeur Raymond Guillien, agrégé des Facultés de Droit, a fait, le 28 septembre, dans la salle des fêtes de l'hôtel de ville de Saigon, une remarquable conférence sur « le Fédéralisme indochinois ».

Faisant une étude de la doctrine du fédéralisme indochinois tel qu'il s'élabore depuis ces dernières années et de ses incidences diverses tant juridiques, législatives, représentatives que diplomatiques, le professeur Guillien a mis en valeur cette révolution des faits par laquelle l'Indochine affirme de plus en plus sa personnalité et apporte sa contribution à la rénovation de l'Empire français.

Célébration de la fête de la Garde Chinoise et Indochinoise à Fort-Bayard.

Le 21 septembre eut lieu à Fort-Bayard la cérémonie commémorative en l'honneur de la brigade de la Garde chinoise et indochinoise du Territoire, dont les premiers éléments débarquèrent le 21 septembre 1898.

Après la prise d'armes, la remise de décorations et le défilé, le Résident Supérieur prononça une allocution rappelant les hauts faits de la Brigade dans la lutte contre la piraterie et pour le maintien de la sécurité ; il souligna l'héroïsme des gardes français et indochinois morts sur le champ d'honneur, en particulier les gardes principaux Casal et Louvron, le sergent Cao-yi-Nhuc, et la confiance dans la fidélité et le dévouement au drapeau de la belle brigade de Kouang-tcheou-wan.

Naissance d'un Prince Impérial d'Annam.

Le Cabinet impérial a annoncé que le 30 septembre, à Dalat, S. M. l'Impératrice a donné naissance à un nouveau Prince.

Dans la matinée du 30 septembre, dès qu'il eut appris la naissance d'un prince impérial d'Annam, le Vice-Amiral Decoux a adressé à S. M. Bao-Dai le télégramme suivant :

Apprenant l'heureuse naissance d'un Prince Impérial, j'ai le très vif plaisir d'adresser à Votre Majesté ainsi qu'à Sa Majesté l'Impératrice et à Leurs Majestés les Reines Mères et Grand-Mère les très chaleureuses félicitations que le leur exprime au nom de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

l'Union indochinoise et auxquelles je joins mes compliments personnels les plus affectueux.

Je serais reconnaissant à Votre Majesté de bien vouloir être mon interprète auprès de Sa Majesté l'Impératrice pour lui présenter mes vœux très sincères pour elle-même et ceux que je forme pour la santé et le bonheur du jeune Prince.

Les Français qui reconnaissent toujours en S. M. l'Empereur Bao-Dai le grand ami de leur patrie, et dont les nobles sentiments de dévouement et de loyauté n'ont varié en aucune circonstance, s'associent de cœur au bonheur de la Famille Impériale et à l'hommage fervent que les Annamites élèvent, en cette heureuse occasion, vers leurs Souverains unanimement aimés et vénérés.

Nouveau bombardement d'Haiphong.

Deux escadrilles américaines ont bombardé Haiphong dans l'après-midi du 1er octobre, causant des victimes parmi la population civile ; 4 avions de chasse ont été abattus et 2 bombardiers gravement endommagés pendant le combat.

Le général Mordant, Commandant supérieur des Troupes du groupe de l'Indochine, qui se trouvait présent à Haiphong lors du bombardement, a visité les quartiers qui avaient été atteints. Il s'est rendu dans les formations sanitaires de la ville où il a félicité les dames infirmières et le personnel médical pour le dévouement et la compétence avec lesquels les secours aux blessés avaient été organisés.

Naissances, Mariages, Décès...

NAISSANCES.

TONKIN

Alain, Hubert, fils de M. Elie, Jean MARON et de Mme, née Jeanne, Yvonne Gasc (25 septembre 1943).

Odette, Christiane, Geneviève, fille de M. Georges, Jean, Louis COUTIER et de Mme, née Marie, Célestine, Catherine Débiton (25 septembre 1943).

Jean, Claude, René, Jacques, fils de M. Félix, Antoine BILLARD et de Mme, née Evelyne, Georgette, Fernande Prado (26 septembre 1943).

Hélène, Marthe, Camille, fille de M. Georges, Henri LACOSTE et de Mme, née Alice, Jeanne Josselin (27 septembre 1943).

Hervé, Serge, Philippe, Jacques, fils de M. Jean, Pierre, Paul, Géraud d'ENCAUSSE DE GANTIES et de Mme, née Françoise, Eugénie Edmond (27 septembre 1943).

Marie, Fernand, fils de M. Francis AZYME et de Mme, née Nguyên-thi-Doan (27 septembre 1943).

TON-THAT-THAN, fils de M. et de Mme Ton-that-Binh (28 septembre 1943).

Pierre, Louis, Henri, fils de M. Jules THOUVIGNON et de Mme, née Charlotte, Victoria Bridoulot (28 septembre 1943).

Jacques, François, fils de M. Emile, Jeseph THEILLER et de Mme, née Nguyên-thi-Nhan (28 septembre 1943).

Eveline, Alexiane, sœur cadette de Huguette, Claudette et Alain Giraud LEROY (1er octobre 1943).

Christian, Edme, Albert, fils de M. et de Mme Henri, Albert LAMARQUE (1er octobre 1943).

Alain, Louis, Joël, fils de M. Henri HÉNAFF et de Mme, née Nadia, Denise Hort (1er octobre 1943).

Jean, Jacques, fils de M. et de Mme Maurice, Victor, Joseph LAIMER (2 octobre 1943).

COCHINCHINE

Daniel DUC, fils de M. et de Mme Tran-van-Dôn.

LAOS

Michèle, Marie, Françoise, fille de M. et de Mme JOSPIN (13 septembre 1943).

CAMBODGE

Bernard, Jean, Claude, fils de M. Jean, Paul ANDRUET et de Mme, née France, Mireille Kadji (23 septembre 1943).

FIANÇAILLES.

TONKIN

M. Robert, Maurice OSTIER, avec Mlle Jeannette, Emilie, Eugénie PENEAU.

MARIAGES.

TONKIN

M. Roger CARATINI avec Mlle Christiane FRAPPIER (2 octobre 1943).

COCHINCHINE

M. Jacques, Marcel NOEL avec Mlle Marise, Irène Jane ROQUES (28 septembre 1943).

DÉCÈS.

TONKIN

M. Lucien LEBRELLEC (28 septembre 1943).
M. VU-DANG-TU (29 septembre 1943).

COCHINCHINE

Mme Cécile CHAIX, née Dussol (22 septembre 1943).
Mme Vve QUACH-DAM, née Lê-thi-Dâu (25 septembre 1943).
M. LE-VAN-TO (27 septembre 1943).
Mme Ernestine TOURET, née Ediard (28 septembre 1943).

COURRIER DE NOS LECTEURS

~ **N. V..., Saigon.** — Vous ne lisez jamais notre « Revue de la Presse », dites-vous, parce que vous la trouvez trop exclusivement politique (c'est donc que vous la lisez quelquefois).

La politique, cher lecteur, ce n'est plus le jeu sinistre et creux des agitations électorales, c'est notre présent et notre avenir, à chacun de nous, et c'est là un sujet qui mérite d'être suivi. Ne trouvez-vous pas ?

En outre, cher lecteur, vous manquez un peu d'équité.

Le pot de colle sur le bureau et les ciseaux à la main, nous décortiquons nos confrères pour vous parler aussi des voyages à cheval, du téléphone, de l'abus des majuscules, du marché noir, de la banane, etc...

Nos derniers numéros et celui-ci en portent témoignage.

~ **P. F..., Bac-liêu.** — Un article sur le charbon de bois de palétuvier a paru dans notre numéro 120 du 17 décembre 1942.

La Cimenterie de Haiphong a été étudiée en détail dans les numéros 48 et 49 des 2 et 7 août 1941.

D'ailleurs, pour retrouver un article, nous ne pouvons que vous conseiller la consultation de la Table générale des Matières que nous nous ferons un plaisir de vous adresser, contre la somme de 1 $ 60.

En suivant la deuxième partie, classement analytique par matière, vous pouvez retrouver n'importe quel article paru dans la Revue.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

~ **J. H..., à Saigon.** — Nous nous excusons bien vivement de cette erreur, cher lecteur.

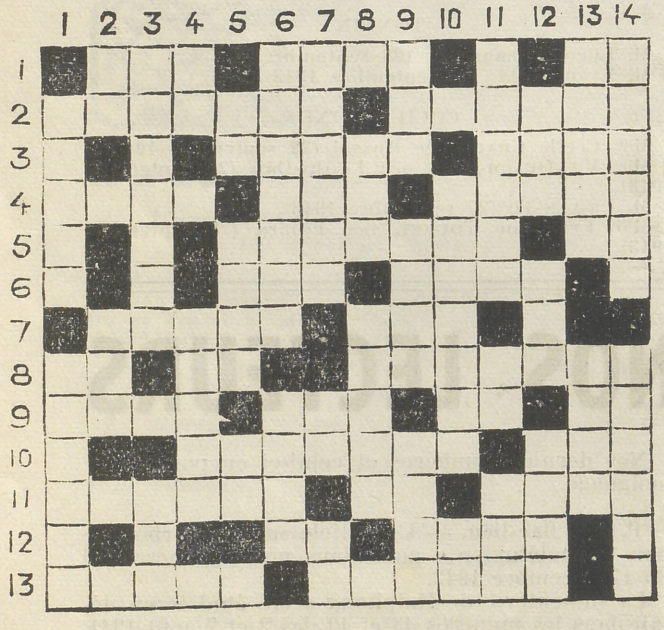
Il est exact que la photographie reproduite sur la couverture de notre numéro 160 ne représente pas la pagode des Chettys mais bien la mosquée de Saigon.

~ **N. T..., à Sontay.** — Tous renseignements relatifs au concours d'admission à l'Ecole Militaire de Hué se trouvent dans le « Journal Officiel » du 28 avril 1943 (arrêté n° 3488 du 24 avril) que vous pouvez consulter à la Résidence de votre province.

MOTS CROISÉS N° 131

Horizontalement.

1. — Prince du sang — Comédienne — Marque le pluriel.
2. — Mari de sa sœur — Tromper.
3. — Lisières — Cours d'eau.
4. — Refus latin — Peintre français, qui n'est pas dans le *Petit Larousse*, et qui fit un ou deux tableaux popularisés par la gravure — Eaux dormantes.
5. — Patron d'atelier — Terminaison latine.
6. — Emportement — A l'avant-garde par principe.
7. — Rafraîchit — Abréviatif, qui termine mainte raison sociale.
8. — Rapport — Verbe anglais — Fit un grand nettoyage.
9. — Mère de famille dont les filles firent parler d'elles et dont les fils occupèrent une situation élevée — Parleur — Ce qu'on dit à un jeune marin — Préfixe.
10. — « Huile » marine — Format de papier.
11. — Oléacée — Appuie une affirmation — Médicament.
12. — Lettre grecque — Chef-lieu de canton.
13. — Non admises — Prénom féminin.



Verticalement.

1. — Flanquée d'un gallinacé — Roi du sous-sol.
2. — Connu — N'a rien inventé.
3. — Demi-frère de nombreuses sœurs remarquables par leurs dons et leur érudition — Chant.
4. — D'un verbe de joie — Réveille.
5. — Reliquaire au Japon — Ouvrage d'un Béotien de haute valeur — Pronom.
6. — Vénéré par les avocats, les mercantis et la pègre — Bonnet.
7. — Indique une inflammation — Deux lettres de rite — Préfixe.
8. — Suite de personnes ou série de choses non nommées — Empressé.
9. — Claie — Personnage mythologique — Graminée.
10. — Patronne des brodeuses athéniennes — Vin.
11. — Au bord d'un lac — Désigne — Version.
12. — Titre d'un écrivain — Ce que Junon était pour sa mère — Ouvre ou ferme.
13. — Ce qu'un paladin célèbre était à un grand empereur — Se disait d'un homme riche et très élégant.
14. — Gros papier gris — Peu docile.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 130

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	B	E	R	G	■	M	E	Z	Z	O	■	U
2	■	V	E	R	D	I	■	E	M	U	E	S
3	L	■	P	E	A	G	E	R	■	■	S	I
4	O	L	■	■	R	N	■	O	U	E	S	T
5	B	A	R	V	T	O	N	■	■	N	O	E
6	E	M	■	A	R	N	O	L	D	■	R	■
7	■	E	N	T	E	■	R	I	O	S	■	L
8	■	■	I	A	■	■	M	E	R	I	T	A
9	■	M	E	G	■	F	A	U	S	T	■	K
10	■	O	R	A	N	■	■	V	A	■	I	M
11	C	O	■	N	O	■	P	I	L	O	T	E
12	I	R	E	■	N	E	I	N	■	■	E	■

SOCIÉTÉ FRANÇAISE
D'ENTREPRISES DE DRAGAGES
ET DE TRAVAUX PUBLICS

CIMENT ARMÉ
TRAVAUX PUBLICS ET PARTICULIERS
BATIMENTS INDUSTRIELS

SAIGON
200 — *Rue de Champagne*
Tél. n° 20615 R. C. Saigon 24

Vu pour autorisation d'imprimer (Arrêté n° 6921 du 2-10-42).
Le Gérant : TRUONG-CONG-DINH. Imprimerie G. TAUPIN ET Cie

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VOTRE INTÉRÊT VOTRE DEVOIR

Ne laissez pas vos capitaux improductifs.
Donnez sans hésiter votre appui
au Gouvernement.

▼

Souscrivez aux

BONS DU TRÉSOR INDOCHINOIS

TAUX D'INTÉRÊT ANNUEL 2,50 %

BON A UN AN

émis à 97 $ 50
remboursables
au pair à un an de date

BON A TROIS MOIS

émis à 99 $ 50
remboursables
au gré du porteur

au pair	à	TROIS MOIS	de date
à 100 $ 60	à	SIX MOIS	de date
à 101 $ 20	à	NEUF MOIS	de date
à 102 $	à	UN AN	de date

Vous trouverez aux guichets des Banques, des comptables du Trésor et de l'Enregistrement des coupures de 50 - 100 - 1.000 - 10.000 et 100.000 piastres.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

COMPAGNIE DES EAUX ET D'ÉLECTRICITÉ DE L'INDOCHINE

Société Anonyme au Capital de 95.000.000 de francs

Siège Social à PARIS : 62 bis, Av. d'Iéna, 16e arrondissement

Direction Générale à Saigon : 72, Rue Paul-Blanchy

Usines Électriques à Saigon, Cholon, Phnompenh, Dalat

ÉTUDES, FOURNITURES ET MONTAGE

de toutes installations électriques particulières et industrielles, hydrauliques et frigorifiques.

VENTILATEURS PORTATIFS ET DE PLAFOND
MOTEURS ET DYNAMOS POUR TOUS USAGES

FOURNITURE, POSE ET RÉPARATION

de matériel d'éclairage électrique, ventilation force motrice, etc...

Registre de Commerce Saigon N° 278

SOCIÉTÉ INDOCHINOISE D'ÉLECTRICITÉ

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 60.000.000 DE FRANCS

Siège Social : 62 bis, Avenue d'Iéna, PARIS

Inspection : 69, Bd Francis-Garnier, HANOI

Toutes les applications de l'électricité :

ÉCLAIRAGE — CHAUFFAGE — VENTILATION
FORCE MOTRICE

Étude, Fourniture et Montage de toutes installations électriques et hydrauliques — Fourniture, pose, réparations de matériel d'éclairage, ventilation, force motrice, etc...

DEVIS GRATUIT SUR SIMPLE DEMANDE

Pour tous renseignements, s'adresser aux Bureaux de la Société :

HANOI — HAIPHONG — NAMDINH — FORT-BAYARD

et dans les principaux centres du Delta.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



La Lotion Capillaire

LLAURENSY

contre la chute des cheveux

Vente en gros

2, Rue Garcerie Saigon

Magasins Chaffanjon Hanoï

Une salle vaste et confortable

Une projection nette et audible

Des films de choix

se trouvent au Cinéma

EDEN

à SAIGON — HANOI

HAIPHONG — PHNOM-PENH

COMPAGNIE DES EAUX ET D'ÉLECTRICITÉ DE L'INDOCHINE

Société Anonyme au Capital de 95.000.000 de francs

Siège Social à PARIS : 62 bis, Av. d'Iéna, 16e arrondissement

Direction Générale à Saigon : 72, Rue Paul-Blanchy

Usines Électriques à Saigon, Cholon, Phnompenh, Dalat

ÉTUDES, FOURNITURES ET MONTAGE

de toutes installations électriques particulières et industrielles, hydrauliques et frigorifiques.

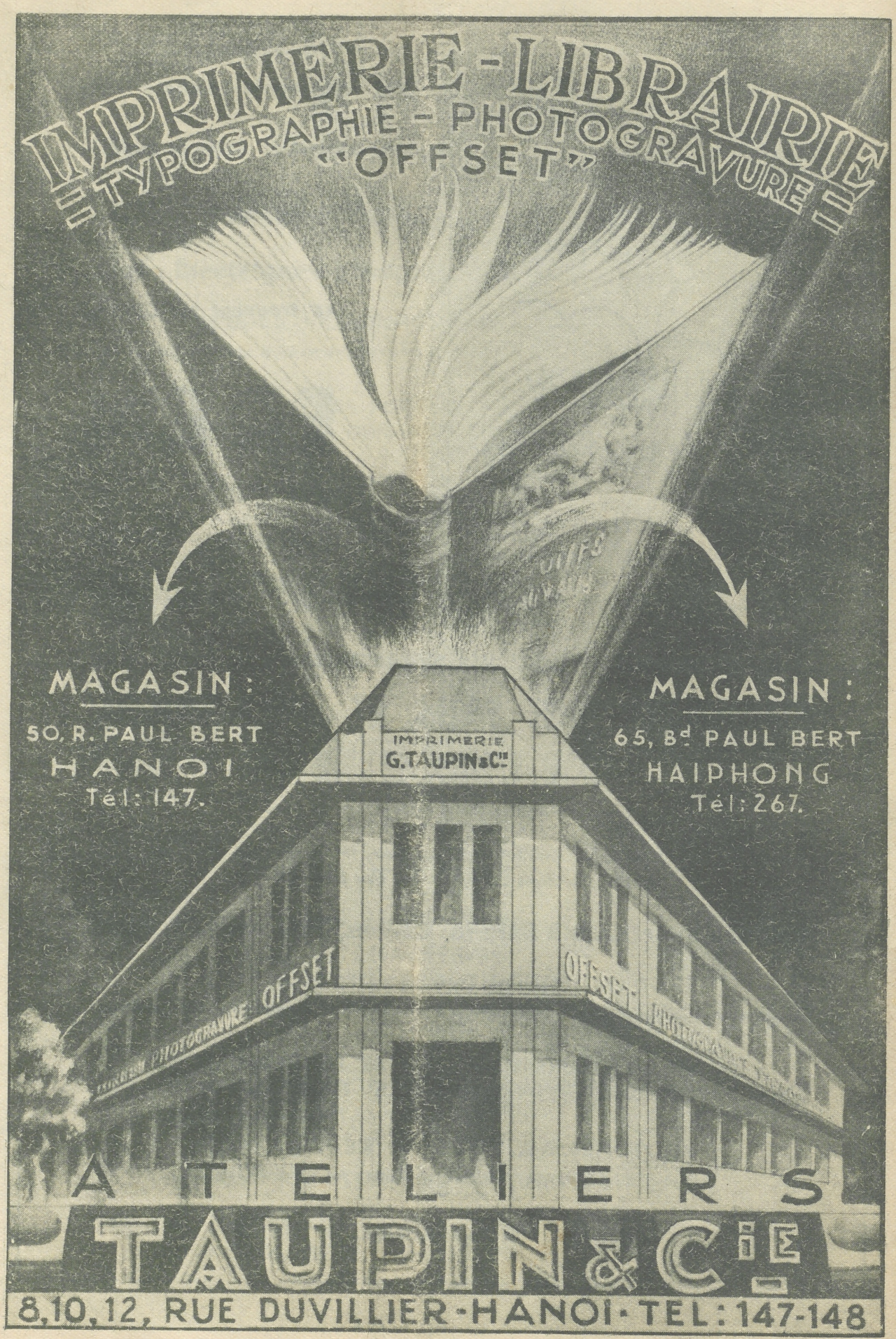
VENTILATEURS PORTATIFS ET DE PLAFOND
MOTEURS ET DYNAMOS POUR TOUS USAGES

FOURNITURE, POSE ET RÉPARATION

de matériel d'éclairage électrique, ventilation force motrice, etc...

Registre de Commerce Saigon N° 278

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Pub. Luân

Université Côte d'Azur. Bibliothèques